

Les Moutons
noirs

Aimer. Lutter. S'émanciper.

Iléana Métivier

Couverture : Mylène Ormerod et Iléana Métivier

Couverture : Image de Mylène Ormerod créée avec Midjourney. Fond floral de David Zydd, libre de droit sur Pixabay. Mise en page d'Iléana Métivier.

Polices : « Precious » de Bolt Cutter Design-Industrial Strength sur Dafont ; « Imprint MT Shadow » et « Baskerville Old Face » de Gimp.

Dépôt légal : Juin 2023

ISBN : 978-2-9576813-5-8

EAN : 9782957681358

Prix TTC : 19€90

Ce livre a été publié sur KDP.

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies et reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Pour ma lignée.

*Quoi que tu rêves d'entreprendre,
commence-le.*

L'audace a du génie, du pouvoir, de la magie.

J. W. von Goethe

Prologue – 1896

Jeanne haletait, repliée sur elle-même au milieu du champ de bataille que formaient ses draps. Madeleine, soucieuse, se pencha pour lui éponger le front. La sage-femme, elle, n'eut pas autant d'égards lorsqu'elle lâcha d'une voix sèche :

— Madame Roy, je vous accorde quarante minutes pour vous ressaisir. Lorsque je reviendrai, mettez-y du vôtre pour donner naissance à cet enfant.

La soignante n'attendit pas de réponse, pas même certaine que sa patiente l'ait entendue. Peu importe, la bonne se chargerait de lui transmettre les ordres. Après tout, la patronne achevait sa deuxième grossesse. Ce n'était pas comme si elle ignorait la souffrance que les femmes endurent pour expulser leur progéniture. Le bébé s'avérait bien positionné, mais le col de l'utérus mûrissait à une lenteur désespérante. Madame Roy demeurait tout simplement trop tendue.

Jetant un dernier regard à cette bourgeoise qui mordait dans son oreiller, la sage-femme claqua la porte. Intérieurement, elle exultait presque. Lorsque venait l'épreuve de la mise-bas, elles redevenaient toutes des êtres aux entrailles sanguinolentes. Les œillades hautaines, les chapeaux montés, les robes aux étoffes délicates disparaissaient. Irénée jubilait en descendant les escaliers de bois sombre jusqu'au rez-de-chaussée.

William Roy, le maître de maison, la harponna de ses iris noisette. Bel homme aux épaules larges, il arborait sa trentaine avec une assurance et un flegme tout anglais. Aujourd'hui, cependant, il perdait de sa superbe.

Il avait été mandé à son entreprise en milieu de matinée par le petit-fils de l'accoucheuse, mais tandis que le soleil s'effaçait (et en ce jour de solstice d'été, Dieu seul savait que l'astre diurne s'évanouissait tardivement à l'horizon), il n'avait toujours pas entendu sa femme pousser les cris à glacer le sang du plus brave mari. William Roy désespérait d'ouïr ces fameuses plaintes qui signifiaient que le bébé était en train de naître. En plus, cette fois-ci, Luc n'était pas là pour le soutenir...

Avec agacement, il rejeta les pensées qui le menaient à celui qu'il avait considéré comme son frère de cœur. Il se focalisa sur le couvre-chef informe de la sage-femme qui ceignait son visage rubicond. La désinvolture mêlée à une pointe de méchanceté qu'il y lut le terrifia une seconde.

— Tout va bien, jeta-t-elle avec une certaine hargne. Elle traîne, mais les deux sont en bonne forme.

Quelque chose se dénoua au fond des tripes du père. Il n'appréciait pas cette soignante, mais ses mots lui rappelèrent son excellente réputation. Il pouvait placer sa confiance dans le jugement d'Irénée.

Ils entendirent une longue lamentation étouffée. La matrone leva les yeux au ciel, exaspérée. Lorsque la porte d'entrée se referma sur elle, le patriarche se sentit soulagé, sans en comprendre la raison.

Madeleine apparut en haut des escaliers, ses joues rebondies rosies par la chaleur ou peut-être l'effort que lui demandait l'accompagnement de madame Roy dans cette mise au monde. Elle n'était parmi eux que depuis quelques mois, mais entre le secret de son arrivée, la prise en main du manoir et de leur aîné Ian, la naissance de sa propre fille en mars dernier... Mady faisait désormais partie de la maisonnée. William ne le lui avait bien sûr jamais avoué, son éducation le lui interdisait.

— Monsieur Roy..., hésita-t-elle en replaçant une mèche brune derrière son oreille, pouvez-vous prévenir la famille De Lamiton qu'elle devra garder Ian et Constance pour la nuit, s'il vous plaît ? Dites-leur que je passerai allaiter Constance d'ici une heure.

À ces mots, elle piqua un fard. William ne cilla pas en acquiesçant à ses demandes. Il n'y avait qu'une naissance, de son propre enfant, qui plus est, qui pouvait chanceler à ce point ses codes de bienséance.

Madeleine remonta en vitesse ; lui, attrapa son chapeau de feutre et son gilet (impensable de sortir sans malgré le thermomètre affichant vingt-six degrés) et quitta à son tour son domicile pour se diriger une porte plus loin chez les De Lamiton, ses voisins. Avec un peu de chance, ceux-ci, des amis, l'inviteraient pour le dîner...

— Oh ! Comme je suis soulagée qu'elle soit partie ! s'exclama Jeanne en avalant une belle gorgée d'eau fraîche.

Madeleine approuva vivement. Depuis le départ de l'accoucheuse, sa patronne semblait accueillir les contractions avec plus de sérénité, si tant est que l'on puisse employer un tel terme pour évoquer ces élancements irradiant comme un coup de tonnerre dans le bas du dos.

Néanmoins, pour être passée par là à peine trois mois plus tôt avec sa tendre Constance, Mady savait que la douleur était vécue différemment selon l'état d'esprit de la maman. Avec les soupirs d'impatience d'Irénée, Jeanne s'était peu à peu enfermée dans une bulle de souffrance et de tension. Conclusion : le travail n'avancait pas. Mais depuis quelques minutes, la parturiente arborait un faciès plus détendu. Les contractions semblaient également s'allonger pour gagner en efficacité.

— Madame, si vous l'autorisez, je peux vous aider à marcher un peu, cela peut accélérer...

— Bonne idée, coupa Jeanne en s'agrippant au bras de sa bonne à tout faire.

Avec précaution, elle esquissa quelques pas en se redressant tout à fait. La naissance de son aîné, Ian, s'était passée sans anicroche, même si elle avait cru se déchirer en deux lors de l'expulsion de ce beau bébé de 3 kilos 320. Elle sentait que ce deuxième enfant se portait bien, mais l'autre sorcière possédait le don de la nouer complètement. Ses reniflements de dédain à chaque gémissement de douleur la crispaient affreusement. S'agripper à Mady et savoir qu'elles se trouvaient seules dans la maison lui permettait d'extérioriser son tourment comme elle l'entendait. Jeanne avait été présente pour épauler son employée lors de la naissance de sa fille ; ce qu'elles partageaient désormais lui apparaissait d'une profondeur sans limites.

Ses reins se fissurèrent. Elle s'accrocha à deux mains au chambranle de la porte. Mady, spontanément, colla ses paumes contre les lombaires vibrantes de Jeanne. Lorsque la contraction s'estompa, elle entama de lents mouvements concentriques. Son employeuse soupira d'aise avant que son corps ne se prépare pour une énième vague.

— Oh !

Le liquide amniotique se déversa sur le plancher en éclaboussant le bas de la robe de Mady. La contraction qui suivit fut d'une incroyable puissance. Instinctivement, Jeanne poussa en fléchissant les jambes, toujours cramponnée au chambranle, dans le bois tendre duquel elle imprimait la marque arrondie de ses ongles. Son cri résonna longuement dans la demeure cossue.

Madeleine se laissa cinq secondes pour paniquer. L'accoucheuse n'était pas revenue. Sa patronne semblait avoir

battu un record pour gommer les derniers centimètres manquants du col de son utérus.

Elle respira un bon coup, guida Jeanne jusqu'au pied de son lit, où celle-ci pourrait s'agripper au montant de fer, puis jeta un drap sur la flaque à l'entrée de la pièce.

— Massez-moi ! exigea Jeanne en s'accroupissant.

Madeleine reconnut ce timbre qui n'admettait aucune réplique, ce souffle saccadé, cette position naturelle, cette concentration animale que dégagait Jeanne. Elle glissa une serviette propre entre les cuisses de sa patronne et s'agenouilla, prête à se pencher pour évaluer l'arrivée du bébé. Elle n'en menait pas large, mais n'avait aucun doute sur son choix de rester au lieu de courir chercher la sage-femme. Jeanne accouchait et elle, Mady, incarnait l'unique aide présente sous ce toit.

Irénée fit irruption dans la chambre. Jeanne lui jeta un coup d'œil enfiévré. Mady se releva vivement pour laisser la place à l'accoucheuse et soutenir tant bien que mal Jeanne par les aisselles. Cette dernière hurla tandis que son corps se contractait dans un spasme herculéen.

— Poussez encore !

Jeanne secoua la tête en reprenant son souffle. D'un revers de manche, Madeleine épongea la sueur qui coulait dans les yeux de son employeuse.

Déjà, Jeanne se refocalisait sur cette force brute, innée, qui permettait à chaque être de donner naissance.

Le vagissement du nouveau-né suivit le relâchement de son corps. Essoufflée, elle laissa son poids reposer entre les bras de Madeleine avant de se reprendre :

— Occupez-vous de l'enfant.

Le regard que les deux femmes échangèrent valut toutes les paroles du monde. La vieille sorcière ne toucherait pas à ce merveilleux petit être. La bonne le prit délicatement pour l'envelopper dans un lange d'une blancheur immaculée.

— C'est un garçon, chuchota-t-elle, les larmes en yeux.

Elle le présenta à Jeanne, qui déposa un doux baiser sur son front fripé couvert de duvet sombre.

— Liam, annonça-t-elle en crispant à nouveau la mâchoire.

La délivrance commençait. Jeanne garda sa position accroupie, mais se retourna pour s'adosser au montant du lit afin d'être face à la sage-femme. Elle expulsa le placenta au bout de quelques minutes sans quitter son deuxième fils des yeux.

Elle ne voulait pas le prénommer comme son père et son grand-père avant lui, mais William avait été intransigent. Il avait courbé l'échine pour son premier-né en acceptant un prénom étranger à la famille. Sa mère, en vieille Anglaise, ne s'en remettrait pas si le deuxième ne s'appelait pas William.

Irénée s'en alla sans un mot après avoir empoché son dû. Jeanne, recousue et lavée, s'installa dans son lit confortable sous une fine couverture de patchwork, un cadeau de mariage de sa belle-mère. Madeleine déposa le bébé endormi entre ses bras.

La maman lui sourit tendrement, déjà conquise par sa peau diaphane aussi veloutée qu'une pêche, son petit nez retroussé, ses minuscules doigts... Après tout, Liam, le diminutif de William, lui allait comme un gant.

Jeanne releva le visage pour aviser sa bonne presque autant éreintée qu'elle. En bas, la porte d'entrée se referma dans un clac sonore, des pas lourds résonnèrent dans les escaliers.

L'accoucheuse avait averti le maître de maison qu'il pouvait rentrer chez lui.

Madeleine n'eut pas le temps de sortir de la chambre que William ouvrait le battant du bout du pied.

Dans le creux de son bras gauche, Constance commençait à se réveiller. La moue qu'elle affichait ne laissait planer aucun doute : bientôt, elle hurlerait à pleins poumons pour réclamer sa ration de lait trop longtemps repoussée ! Madeleine attrapa délicatement sa fille, surprise par le comportement de son employeur. Il aurait normalement dû lui accorder quelques minutes pour aller récupérer les enfants, non s'en charger lui-même, mais l'émotion de la naissance, couplée à leur situation épineuse, l'avait sûrement incité à agir de façon si peu conventionnelle.

William repositionna son aîné assoupi sur son épaule, puis s'en alla dans la chambre d'en face afin de le coucher.

Jeanne invita Madeleine à s'asseoir sur le petit banc de sa coiffeuse, près d'elle. Liam émit un premier bref appel. Constance sortit tout à fait de sa léthargie pour lui répondre de la voix plus assurée de celle qui expérimente ce monde depuis déjà trois mois. D'un geste identique, les mamans déboutonnèrent leur chemise pour glisser un large mamelon entre les lèvres gourmandes de leur enfant. La poitrine pleine de Mady lui faisait presque mal : elle avait tardé à allaiter sa fille. D'ici deux jours, celle de Jeanne serait aussi gonflée que la sienne.

Les deux femmes, silencieuses, échangèrent un long regard. Bien sûr, elles ne faisaient pas partie du même milieu : l'une employait, logeait et nourrissait ; l'autre astiquait, lessivait, cuisinait... En cette soirée du 21 juin 1896, près du Havre, ces deux êtres se rapprochèrent pourtant au-delà de leur classe socio-économique. Madeleine Roussel et Jeanne Roy,

malgré leurs différences, malgré les circonstances troubles de l'arrivée de Mady, scellèrent un lien tacite.

Chapitre 1 – 1897 – 1 an

Éreintée, Madeleine s'avachit sur une chaise en bois rustique de la cuisine. La chaleur du fourneau l'agressait par vagues brûlantes. Elle vida son verre de vin coupé d'eau cul sec avant de soupirer discrètement. Adélaïde Roy, la mère de William, arrivait demain d'Angleterre. Son fils irait la chercher au port du Havre pour un séjour d'un mois au manoir. Madeleine ne savait plus où donner de la tête.

Que dire de Jeanne ? La maîtresse de maison n'en menait pas large non plus. Leur situation marginale la stressait au plus haut point. Elle connaissait sa belle-mère, très à cheval sur les convenances et la voir aider Mady dans l'éducation des enfants lui vaudrait assurément quelques désobligeantes remarques. La patronne en avait fait part à Madeleine, qui s'attendait donc à traverser un mois difficile. En effet, la bonne n'envisageait que deux solutions : soit Jeanne Roy continuait de l'épauler avec les petits et essayait les rebuffades ; soit elle jouait la comédie et laissait à Madeleine le soin de se débrouiller avec trois bambins et une maison à tenir.

Ingérable, pensa-t-elle aussitôt.

Depuis son parc, dans un coin de la cuisine, Liam jeta un hochet sur les tomates. Constance éclata de son rire en cascade. Malgré la fatigue intense, Madeleine sourit tendrement, le cœur gonflé d'amour pour ces deux bébés. Liam applaudit de sa bêtise avant de se laisser tomber sur les fesses. Le « splotch » qui parvint aux oreilles de la bonne l'avertit de la tâche qui l'attendait.

Après la préparation de la purée, décida-t-elle en se relevant péniblement.

Cette fin d'après-midi s'annonçait caniculaire. L'été débiterait dans quelques jours et avec lui, Liam soufflerait sa première bougie. La date de visite d'Adélaïde n'avait pas été choisie au hasard.

Madeleine s'affaira : elle tisonna les bûches dans le foyer et ajouta quelques poignées de charbon (le ragoût devait cuire encore au moins une heure pour être goûtu et tendre à souhait). Elle poussa ensuite une seconde marmite afin qu'elle ne soit plus au-dessus du feu, mais juste à côté, ainsi, son contenu se maintiendrait au chaud jusqu'au moment du repas. À l'aide d'une louche, elle transvasa une pleine cuillerée de légumes dans son moulin neuf et entreprit de préparer la purée des enfants.

Elle se focalisait sur sa besogne lorsqu'une odeur particulièrement désagréable lui chatouilla les narines. Madeleine se retourna prestement pour découvrir Liam et Constance, toujours dans leur parc, le garçon cul nu. Ils s'appliquaient à repeindre chaque barreau d'excrément. À leurs gazouillements, elle aurait juré que les deux bébés communiquaient. Impossible, elle le savait bien : ils ne maîtrisaient pas le français. Pourtant, ces deux enfants semblaient échanger en permanence.

Exténuée, la domestique sentit les larmes lui monter aux yeux. Il lui restait tant à faire d'ici le repas. D'ici l'arrivée d'Adélaïde. D'ici la nuit... Et Jeanne qui ne tarderait pas à rentrer de sa visite chez le médecin avec Ian. Probablement une angine, comme d'habitude avec ce petit.

Deux perles salées roulèrent sur les joues de l'employée pour s'échouer dans l'épais tissu de son tablier. Oh, bon sang ! Et qu'est-ce qu'il faisait chaud dans cette cuisine ! Le fumet nauséabond lui retourna l'estomac. Excédée, elle brailla :

— Assez !

Ses pas lourds claquèrent sur le carrelage. S'ils n'étaient pas barbouillés de merde, elle leur aurait fichu une fessée à tous les deux !

Les deux bambins se figèrent. À son cri et à sa posture, ils devinèrent l'orage gronder. Madeleine attrapa Constance sous les aisselles et l'assit dans le baquet prévu pour le linge sale, sous la véranda. Puis ce fut au tour de Liam d'y atterrir sans ménagement. Elle y versa un seau rempli au préalable d'un peu d'eau qu'elle avait fait chauffer pour son infusion et du reste de l'eau froide qu'elle était allée chercher au puits le matin même. Voilà. Elle devait y retourner pour la vaisselle du soir... Une besogne de plus à cause de ces chérubins démoniaques. Les enfants râlerent, mais Mady n'en eut cure, trop en colère.

Désormais entortillés dans une serviette et assis sur leur chaise haute, les deux bambins ne pipaient mot, hypnotisés par les gestes répétitifs de Madeleine qui lessivait leur parc. Constance tâtonna du côté de Liam pour attraper sa petite main potelée. Le garçon s'empressa de la lui serrer avec affection. La porte d'entrée claqua sur Jeanne qui portait tant bien que mal Ian, fiévreux. D'un regard sévère, la maîtresse embrassa la scène et, aidée de l'odeur, comprit la situation.

— Je couche Ian et je viens m'occuper des enfants, Mady.

Cette dernière tourna à peine la tête pour acquiescer. L'ambiance pesait lourd dans la maisonnée, pourtant, Liam et Constance s'étaient rarement autant amusés !

Chapitre 2 – 1908 – 12 ans

À pas feutrés, Liam quitta sa chambre. Florent dormait enfin après une matinée passée à se vider. Le cadet en avait la nausée rien qu'en y repensant. Dans leur espace privé flottait encore une odeur acide de selles liquides et de bile.

Liam jeta un dernier coup d'œil au visage pâle du benjamin de six ans et demi. La culpabilité l'étreignit brièvement : il avait contaminé ses deux frères d'une gastro-entérite aiguë. Il referma la porte en abaissant bien la poignée ; ainsi, elle n'émettait aucun bruit.

Pour la première fois en quarante-huit heures, le jeune garçon ressentait le tiraillement caractéristique de la faim. Cette sensation l'avait poussé hors de son lit superposé.

En silence pour ne pas réveiller sa mère qui faisait une sieste bien méritée ainsi que Ian qui était lui aussi couché dans sa propre chambre, il descendit les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée. Il s'avança dans le salon vide d'occupants et avisa l'horloge comtoise tout en rondeur. Pour un début d'après-midi, la maisonnée se révélait étrangement calme.

Liam aimait cette sensation de paix. La maison vivait au ralenti. En fermant les paupières, il pouvait presque ressentir le souffle de sa famille au premier étage. Les murs l'entouraient à l'instar d'un cocon protecteur. Un léger clapotis lui parvint, puis son propre gargouillement rompit cet instant fugace de quiétude.

Il se dirigea vers la cuisine, la tête commençait à lui tourner un peu. Il devait manger maintenant.

Il contourna la table de bois épais pour s'approcher du garde-manger. Il savait que Mady avait un placard spécial

« enfant malade ». En l'ouvrant, Liam tomba sur un pot de pêches au sirop, le repas préféré de Florent. Pour lui, c'était de la compote de pomme. Il attrapa le bocal soigneusement étiqueté et reconnut l'écriture cursive de Constance.

Il se saisit d'un bol en céramique, celui avec son prénom et le dessin d'un Breton ramené d'un séjour à Quimper deux ans auparavant. D'un large coup de petite cuiller en argent, il se servit et dévora son mets.

Le sucre fit son effet et il se sentit un peu mieux. Ses oreilles ne bourdonnaient plus, il se leva sans étourdissement.

Du coin de l'œil, un mouvement attira son attention. Le léger son de l'eau qui goutte lui parvint à nouveau. Constance, sous la véranda, essorait du linge. Son amie lui tournait le dos et masquait le baquet : Liam devina sa tâche au moulinet de ses bras.

Un deuxième gargouillis le tira de son observation. Il remarqua une marmite sur le fourneau et se servit aussitôt du potage. Il trancha du pain, souleva la cloche à fromage pour se couper un généreux morceau d'angelot et se réinstalla. Si sa mère l'avait vu faire, elle lui aurait adressé une critique bien salée : il aurait dû demander à ce qu'on l'assiste. Mais Liam s'en moquait. Il recouvrait la santé, et en se débrouillant seul, il pouvait observer à loisir Constance...

Malgré la fraîcheur de ce début octobre, des mèches fines collaient sa nuque à cause de la sueur. D'un ample geste, la jeune fille secoua une taie d'oreiller avant de la suspendre sur un fil tendu sous la véranda. Liam la perdit de vue quelques secondes. Elle réapparut bientôt.

Envoûté, il l'épiait. Elle se pencha à nouveau, vers la panier en osier tressé du linge sale pour déposer un grand drap dans une bassine en bois ovale. Cette dernière, installée sur des tréteaux croisés, lui arrivait à la taille.

Constance enfonça ses mains, puis ses avant-bras dans l'eau pour malaxer le tissu. Liam la contemplait avec une sorte de fascination. Ils avaient le même âge, pourtant Consty en savait tellement plus que lui sur la vie.

Le garçon avala sa soupe avant de mordre dans son pain aux riches céréales. La petite bonne attrapa une planche à laver creusée de sillons et l'installa dans le baquet. Il vit ses biceps trembler sous l'effort.

Elle se mit alors à frotter le tissu avec vigueur, mais Liam perçut dans ses mouvements une certaine lassitude. Il ignorait tout de la difficulté physique d'une telle tâche, mais il la devinait. Consty ne rechignait jamais devant le travail et il la savait endurente, mais là, la fatigue commençait à étreindre ses muscles probablement endoloris. Liam compta deux immenses draps ainsi que les taies déjà étendus.

Toujours dos à lui, elle se massa les lombaires. Elle puisait dans son corps et l'abîmait avec des besognes non adaptées à sa douzaine d'années et à sa morphologie.

Spontanément, Liam se leva. Ce n'était pas juste. Il pensa au petit ramoneur de dix ans qui, quelques mois plus tôt, avait chuté dans la cheminée de son ami Jean. Ce dernier avait raconté à toute l'école les hurlements de bête blessée. Les éclats d'os qui transperçaient les chairs. Les chevilles en bouillie. Estropié à vie, comme son grand frère Ian.

Pire que Ian, se corrigea Liam en attrapant la carafe, un peu plus loin sur la table. Cet enfant ne remarquera sûrement jamais.

La loi interdisait déjà le travail des personnes de moins de treize ans. Mais la faim justifiait les moyens...

Constance transbahuta avec peine le drap de lin alourdi d'eau dans la bassine des rouleaux essoreurs. Liam ne pouvait

pas la laisser faire. Il ne pouvait la regarder se meurtrir alors qu'à deux, le labeur serait moins ingrat.

Pris d'une vigueur nouvelle grâce à son repas, il poussa la porte vitrée de la véranda. L'air froid le fit frissonner dans son pyjama de coton rayé. Constance tourna vivement la tête vers lui :

— Oh ! Tu es debout. Tu te sens mieux ?

Elle grimaça en se redressant, une main sur ses reins.

— J'ai englouti la moitié du bocal de compote, avoua-t-il en pointant la pièce derrière lui.

Ils pouffèrent, complices. Voilà presque six mois qu'ils se retrouvaient secrètement dans la bibliothèque pour parler de leurs lectures. Soit cinq rendez-vous en tout. Des instants volés où ils se tutoyaient avec de plus en plus d'aisance. Où ils réapprenaient à se connaître.

— Tu aurais dû m'appeler, reprocha-t-elle, l'attention toujours fixée dans la cuisine.

Liam referma le battant et esquissa un pas en direction de Consty. Ses mots se bloquèrent dans sa gorge. Comment lui avouer qu'il avait préféré se servir seul pour pouvoir la contempler tout son soûl à son insu ?

— Je vais t'aider, répondit-il plutôt en désignant d'un bref coup de menton l'essoreuse.

Constance comprit. À ses joues subitement rosies, elle devina qu'il l'avait épiée comme elle se surprenait à le faire elle-même. Elle le trouvait beau, avec son teint d'Anglais et ses cheveux drus bruns, presque noirs. Mais ce qui la fascinait résidait en ses incroyables iris bleu océan vers la pupille qui filaient dans un dégradé d'ocre sur le pourtour. Comment pouvaient-ils contenir autant de nuances ? Cela l'avait toujours

intriguée, mais plus le temps passait, plus elle grandissait, plus elle aimait ce détail anatomique.

Son ami soutenait vaillamment son observation. Ses sourcils se froncèrent légèrement alors qu'il avança d'un pas supplémentaire pour se planter à côté d'elle.

— Es-tu sûr de toi ? chuchota-t-elle avec crainte.

Madeleine pouvait rentrer d'un instant à l'autre de la quincaillerie. Un membre de la famille de Liam pouvait aussi les surprendre n'importe quand.

Le garçon acquiesça silencieusement, le corps tendu par la solennité de la scène.

Constance pressa ses lèvres ourlées l'une contre l'autre. Depuis le début de l'année, Liam avait bousculé un bon nombre de codes... En l'aidant dans son travail, il abolissait d'un geste la frontière patron-salarié. Comme s'il voulait lui prouver que sa place dans la société n'avait pas d'importance. Elle en avait pourtant. Leurs parents le leur avaient assez rabâché.

Heureuse, Constance abdiqua :

— Je tournerai la manivelle pendant que tu arrangeras le drap. Il doit rester correctement plié, sinon les bosses ne passent pas entre les rouleaux essoreurs. Compris ?

Elle se positionna et attrapa à deux mains le manche. Elle effectua un premier tour en ahanant. Le bois poli écorchait ses mains à la peau fripée par l'eau savonneuse.

Liam intégra le mouvement qui lui permettait de replacer le lé. Bien vite, la sueur perla à son front. Le lin pesait lourd, *a fortiori* pour un convalescent. En son for intérieur, il se demanda comment son amie s'était débrouillée pour les deux autres déjà étendus. Puis il s'absorba dans sa tâche, vérifiant par de fréquents coups d'œil à l'arrière des rouleaux que le tissu

essoré retombait bien dans la panière prévue à cet effet. Il ne manquerait plus qu'il touche le sol et qu'il faille tout recommencer !

— Échangeons, proposa-t-il vers la moitié du labeur.

Constance, essouffée, accepta sans broncher. Elle essuya ses paumes moites contre son tablier en grimaçant de douleur. Les Roy ne pouvaient-ils donner leur linge de lit à une lavandière ?

— Il paraît que c'est le métier pour femmes le plus difficile.

La jeune fille se morigéna aussitôt. Liam risquait de croire qu'elle le prenait pour une femmelette ! Alors qu'elle n'avait fait qu'énoncer tout haut le fil de ses pensées.

— Cela ne m'étonne pas, grogna l'enfant en activant la manivelle.

— Le pire, c'est l'hiver, confia Constance en ajustant le tissu.

Plus qu'un tiers et ils auraient fini.

— Pourquoi ?

— À cause de l'eau gelée.

Il s'arrêta pour retrousser les manches de son pyjama rayé.

Consty avisa la petite cicatrice sur son avant-bras droit, vestige de sa propre maladresse. À six ans, elle avait cassé une pile d'assiettes pendant que les garçons goûtaient dans la cuisine. Si Ian n'avait rien eu, Liam et elle avaient récolté de multiples coupures. Les plus grosses se voyaient encore.

— Pourquoi ne fais-tu pas chauffer de l'eau ?

— Au lavoir, c'est impossible. Ici, nous le faisons, mais elle refroidit trop vite de toute façon. Reprenons.

Liam obéit, dérouté par les aveux de Constance. Que d'autres souffrent à cause de leur profession (des adultes, qui plus est) lui était égal si cela pouvait éviter ce calvaire à Consty. Il en toucherait un mot à son père. Il trouverait bien un moyen de lui souffler l'idée de donner son linge à une lavandière. Au moins pour ces draps brodés qui pesaient un âne mort !

Constance déposa le bout du tissu dans la panier, puis, ensemble, ils la tirèrent sous le dernier fil disponible du côté du jardin qui s'éveillait à la saison nouvelle. Ils attrapèrent chacun un coin et sautèrent pour passer le lé par-dessus. Constance s'occupa ensuite de le lisser. Elle lâcha un soupir de contentement : ces gestes s'avéraient nettement moins difficiles à deux.

Un nuage masqua le soleil, assombrissant la pièce. La couleur écru des draps suspendus autour d'eux leur procura pourtant une sensation de chaleur. Derrière Constance, les baquets d'eau savonneuse attendaient d'être vidés, puis rangés, pour libérer le passage vers le jardin.

Liam replaça ses manches. Au moment où sa main se relâchait contre sa hanche, il vit les doigts de Constance effleurer les siens. Son cœur rata un battement. Il releva les yeux et nota la déglutition marquée de son amie. Lorsque leurs regards s'arrimèrent, elle pressa sa paume contre la sienne.

Liam avala une grande goulée d'air. Jamais ils n'avaient franchi cette barrière physique. Se toucher, dans leur éducation, s'avérait rare. Plus pour Liam que pour Constance, mais tout de même...

— Merci.

Le souffle de Constance lui fit l'effet d'une caresse sur la joue. Immobiles, les doigts enlacés, ils désirèrent que cet instant s'étire à l'infini. Ils pouvaient lire sur leurs traits la détermination couplée à la béatitude que provoquait ce frôlement.

Soudain, un grincement retentit dans la petite pièce vitrée, puis :

— Constance ! Les courses sont dans la cave, range-les, je dois aller aux toilettes.

La jeune fille, épouvantée, rompit le contact pour se précipiter au-devant de Madeleine, heureusement restée sur le seuil.

— Oui, maman, jeta-t-elle en se plantant devant sa génitrice. Tu dois faire le tour, les bassines bloquent la sortie...

Les sanitaires se situaient dans une cabane au fond du petit parc. La porte pour y accéder, au bout du couloir du hall qui jouxtait la cuisine, s'ouvrait juste devant la véranda, presque en face de Liam. Ce qui signifiait que Madeleine le dépasserait s'il ne bougeait pas.

Le jeune garçon entendit Mady maugréer mais tourner les talons. Il se fit violence pour demeurer statique. S'il s'échappait trop rapidement d'entre les draps, la bonne n'aurait pas quitté la pièce et l'apercevrait. Mais elle avait l'air tellement pressée qu'elle risquait bien de passer devant la véranda avant qu'il n'ait le temps d'atteindre la cuisine !

— Vite ! s'exclama Constance dans un chuchotis en apparaissant.

Liam se précipita vers elle et elle le propulsa en avant. Une chaleur bienvenue l'accueillit. Son amie s'empressa de refermer la porte et de le pousser vers le couloir. Ils perçurent nettement

le clac du battant qui menait au jardin. Cela s'était joué à deux secondes.

Liam ne put s'empêcher de se retourner pour adresser un ultime sourire à Consty. Cette dernière s'apprêtait à descendre à la cave qui leur servait de garde-manger. Elle le lui renvoya, étincelante. Le temps se suspendit à nouveau et sembla se déployer entre eux pour les lier.

Chapitre 3 – 1908 – 12 ans – quelques mois plus tôt

Constance passa négligemment un coup de plumeau entre les motifs spiralés du dossier de la chaise. Face à elle, posé sur la table vernie au pied central lui aussi sculpté d'arabesques, le journal de la veille trônait. La blancheur des pages ressortait avec force contre le bois sombre, comme pour attirer le regard de la petite bonne. Constance ne résista pas et déchiffra en silence :

« Thérèse Peltier¹, première femme à monter dans un avion. Une femme aviatrice ? Le ciel nous tombera sur la tête ! »

L'air se bloqua quelque part dans ses poumons. En ce début de XX^e siècle, les prouesses techniques pleuvaient. Constance passait rarement un mois sans être estomaquée par un nouveau record ou une invention. Personne ne pouvait le nier : après le train qui avait révolutionné les voyages, la voiture qui gagnait en popularité et remplacerait les fiacres d'ici peu... voici que l'être humain prenait d'assaut les cieux !

Constance, la main gauche tenant toujours le plumeau en l'air, se demanda si elle oserait grimper dans un véhicule. Elle ne rêvait pas, l'occasion ne se présenterait jamais. Elle n'était pas l'une de ces filles qui entreprenaient. Cet oiseau de toile lui collait la chair de poule.

Pourtant, une part d'elle-même admirait cette dame brune au visage fin assise à côté d'un homme élégant. Son petit sourire excité, son regard fier... elle dégageait une témérité inédite, voire incongrue chez une femme. Cette simple photo

¹ Thérèse Peltier : aviatrice et sculptrice française. (26/09/1876 – 18/02/1926.) Source : Wikipédia.

offrit à Constance de s'identifier à une personne de son sexe non pas mère, mais aventurière. Oui, ce mot se déclinait au féminin !

Constance inspira une énorme goulée d'air. Son bras figé dans une position inconfortable la démangea de fourmillements, la ramenant ainsi dans l'instant présent.

Cette bibliothèque. Le ménage. Sa condition de servante à douze ans.

Malgré ce quotidien dur, Constance sentit une pointe de légèreté dans sa poitrine. Plus le temps passait, plus la presse lui montrait qu'une autre voie s'avérait possible. Après tout, les syndicats n'avaient-ils pas obtenu une loi sur le repos hebdomadaire ? Et maintenant, madame Peltier qui s'envolait à bord d'un avion ! La vie de Constance lui paraissait peut-être toute tracée, il ne fallait pas pour autant qu'elle oublie qu'elle lui réservait à coup sûr quelques surprises et satisfactions.

La dernière en date s'étalait donc en une sous son regard ébahi. Monsieur Dejoubert Louis devait se retourner dans sa tombe !

La jeune fille sentit sa bouche s'incurver en un sourire franc. Depuis la mort de ce grossier grand-père en début d'année, la maisonnée recouvrait peu à peu sa sérénité. L'ambiance s'apaisait. Ian n'employait plus le même ton agressif pour s'adresser à elle. Florent, qui avait commencé à suivre le chemin de son aîné, se remettait à jouer de son charme auprès d'elle pour recevoir quelques friandises en cachette. Monsieur Roy lui-même paraissait moins stressé, moins tendu. Il rentrait d'ailleurs de plus en plus tôt de son usine textile, comme s'il cherchait à profiter de sa petite famille. Quant à Liam... Une déception au goût amer envahit sa bouche : le garçon lui manquait terriblement.

Sur le seuil de la bibliothèque, Liam observait Constance depuis de longues minutes. Dos à lui, légèrement penchée sur la table qui lui servait de bureau lorsqu'il partageait encore sa chambre avec Ian, il distinguait son visage aux traits arrondis dans le reflet de la fenêtre. Elle semblait rêveuse.

Liam savait ce qu'elle lisait et imagina sans peine ce qui devait tourner dans l'esprit de la jeune fille : un jour, elle se tiendrait à la place de Thérèse Peltier.

Il n'avait aucun doute sur son courage et sa détermination. Si Constance le voulait, elle en serait capable. Voilà la leçon qu'il avait tirée de la soupière renversée sur la tête de son grand-père Louis.

Lorsqu'il observa la naissance du sourire de Constance, Liam sentit son cœur se pincer agréablement. Il ignorait depuis combien de temps il se tenait ici, son livre pressé contre son torse, mais il pourrait y demeurer une éternité supplémentaire. Il se gorgeait de la silhouette de Constance. Ses épaules menues. Son chemisier bouffant au niveau de la taille, rentré dans sa jupe sobre. Il nota qu'elle commençait à être trop petite : elle effleurait le haut de ses genoux. Cette tenue inappropriée fit rosir ses joues rebondies de garçon qui quitte lentement l'enfance.

Pour dissiper sa gêne, Liam fit un pas dans la pièce. Sa semelle claqua sur le parquet et, comme il s'y attendait, Constance sursauta. Elle se retourna dans une envolée de jupe pour accrocher son regard. Ses épaules se détendirent dans la foulée. Liam fut touché par cette marque de confiance inconsciente. La jeune fille n'aurait jamais affiché un tel soulagement devant l'aîné de la fratrie, par exemple.

Liam ferma la porte derrière lui pour murmurer loin de potentielles oreilles indiscretes :

— Vous pouvez continuer à lire.

Constance piqua un fard en bafouillant :

— Non, je suis désolée ! J'ai du travail, cela ne se reproduira plus...

Elle s'empressa de passer le plumeau sur un siège déjà rutilant.

— Puis-je m'asseoir sur ce fauteuil ? L'avez-vous nettoyé ?

— Oui, Monsieur.

Il détestait ce mot dans sa bouche ! Avec une violence bouleversante, Liam haït les adultes sous ce toit, qui avaient contribué à leur éloignement.

Il s'avachit presque sur le vieux fauteuil à oreilles récemment rembourré et tapissé d'un tissu fleuri. Il laissa aller sa tête sur le haut dossier et étendit ses jambes sur le repose-pied assorti. Devant lui, la table ronde et ses deux sièges masquaient en partie la vaste fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin trois étages plus bas. D'habitude, en été, il préférait lire dans sa cabane en haut du saule, mais aujourd'hui, la chaleur l'accablait.

Autour de Constance volait une multitude de particules poussiéreuses. L'intense luminosité nimbait sa chevelure d'or. Liam avait toujours aimé ses cheveux blond cendré aux larges boucles. Malheureusement, elle ne les gardait pas souvent détachés.

La jeune fille lui jeta un bref coup d'œil. Elle avait sans aucun doute perçu l'acuité de son regard. Liam ouvrit son livre pour se forcer à replonger dans l'histoire captivante de *Vendredi ou la Vie sauvage*.

Depuis cette fameuse scène de la soupière renversée sur la tête de son grand-père Louis et, par la suite, son décès, Liam ressentait le besoin accru de renouer avec Constance. Il savait qu'il avait parfois mal agi envers elle. Mais si, par le passé,

Consty et lui avaient toujours réussi à retisser leur lien malgré l'interdiction formelle de leurs parents cela n'était plus le cas aujourd'hui. Ils grandissaient. Cette maturité nouvelle chassait la candeur de l'enfance. Liam en avait pris conscience depuis peu, sans pour autant renoncer à elle. Il lui devait au moins des excuses...

La bonne époussetait le long rayonnage à sa gauche. La bibliothèque prenait un pan de mur entier. Liam se souvint de sa stupéfaction lorsqu'il avait trouvé Constance penchée ou, au contraire étirée sur la pointe des pieds, pour attraper un ouvrage et repartir avec dans sa chambre. Il avait gardé le secret, conscient que cet acte pouvait valoir une sérieuse correction à son ancienne amie. Il était néanmoins étonné qu'elle ne montre pas plus de discrétion. Puis il avait compris. Son petit frère Florent l'avait dénoncée, un soir, tandis que toute la famille jouait aux charades. Son père avait admis lui avoir donné l'autorisation d'emprunter les livres qu'elle voulait. Son ton n'avait souffert aucune remarque.

Constance lui jeta un nouveau coup d'œil. Mince ! Liam s'était encore perdu dans sa contemplation... La jeune fille ne se détourna pas.

Le cœur de Liam s'emballa. C'était la première fois qu'ils échangeaient un regard d'une telle intensité depuis... bien trop longtemps. Il prit conscience avec une brutalité sans nom du manque qu'il ressentait en permanence. D'une œillade, Constance l'avait comblé.

— Tu l'as lu ? s'entendit-il chuchoter en désignant son livre.

Les lèvres ourlées de son ancienne amie s'entrouvrirent. Les mots de Liam résonnèrent à nouveau dans ses propres oreilles.

Il l'avait tutoyée.

Il avait tutoyé Constance !

— Oui, répondit-elle dans un souffle. Presque d'une traite à dire vrai, tant je l'ai aimé.

Un sourire en coin s'épanouit sur le visage de Liam.

— Cela ne m'étonne pas de toi que tu apprécies les histoires exotiques. Qu'as-tu préféré ?

— Les paysages étrangers, confirma Constance.

Ils pouffèrent comme deux amis qui retrouvent leur complicité. Cette sensation de légèreté couplée à celle de se trouver enfin à la bonne place se révélait inédite et très, très agréable.

— Et toi ? questionna Constance en déposant son plumeau près du nécessaire de nettoyage à côté du fauteuil de Liam.

Une émotion pure grimpa dans la gorge du garçon en entendant ce tutoiement. Il sentit son teint pâle d'Anglais se colorer de rose sous le coup du plaisir.

— Je l'ignore encore, je n'en suis qu'au début.

Consty acquiesça et attrapa son seau rempli à moitié d'eau savonneuse. Elle marcha vers la fenêtre et Liam ne put s'empêcher de trouver sa démarche aérienne. Comme si elle aussi avait déposé le fardeau du manque dans ces quelques mots échangés. Liam plissa les paupières, il appréciait la sensation enivrante d'avoir retrouvé Constance. Il ne voulait pas qu'elle s'arrête.

— Qu'emporterais-tu si tu te retrouvais coincée sur une île déserte ?

Constance trempa son chiffon dans l'eau et l'essora, prenant le temps de réfléchir.

— Aucune idée ! Mais choisir ce que l'on emmène dans une telle situation s'avère... tout simplement impossible. Et toi ?

Sa curiosité sincère le piqua droit au cœur. Liam haussa pourtant les épaules pour ne pas déblatérer un mensonge. Une unique réponse lui brûlait les lèvres. Incongrue. Inadaptée. Interdite.

Toi.

Les deux adolescents échangèrent une fois de plus un long regard. En silence, ils partagèrent leur sentiment de privation issu de ces années de restrictions. Constance pardonna à Liam ses comportements parfois irrespectueux. Liam se rendit compte qu'il quittait désormais l'enfance et que, malgré toute son éducation, malgré les efforts gigantesques de sa famille pour rompre son lien avec Consty, il ne le voulait pas.

Au moment de sortir de la pièce pour aller se débarbouiller avant le dîner, le garçon offrit à son amie un livre qu'il avait lu peu de temps auparavant.

— Nous pourrions en discuter la prochaine fois...

Son chuchotis flotta entre eux. Constance opina, ses grands yeux bleu brillant de contentement.

Chapitre 4 – 1901 – 5 ans

— Non, tu ne joues pas avec nous !

Ian, qui dépassait Constance d’au moins une tête, croisa les bras sur son torse. De son regard émeraude perçant, il jaugeait la fillette de cinq ans. Oserait-elle se rebeller ?

— Pourquoi ? interrogea-t-elle en retenant tant bien que mal ses trémolos.

Liam, touché par la tristesse qu’il percevait dans sa voix, baissa les yeux. Il ne supportait pas d’être le témoin de sa peine. Debout derrière Ian, il entreprit de compter les lames du parquet de la chambre de son frère.

— Parce que tu es une fille. Les filles ne jouent pas à la guerre.

— Je suis capable de tenir un soldat de plomb ! assura l’enfant en redressant les épaules.

Liam releva la tête, un sourire en coin. Il reconnaissait bien là son amie, suave en apparence, mais qui osait s’affirmer si nécessaire. Liam, lui, n’était pas fait de ce bois-là. En particulier face à son aîné, qu’il adulait, il ne pipait mot même en cas de désaccord. Surtout en cas de désaccord. À sa décharge, Ian pouvait se montrer fort en caractère, voire un peu méchant s’il se sentait mis à l’écart, jaloux ou rabaissé. D’autre part, son statut de premier-né lui conférait une sorte de toute-puissance que Liam avait intégrée depuis longtemps.

— Tu es vraiment idiot, cracha Ian.

Il avança d’un pas et évalua Constance des pieds à la tête. Elle se perçut encore plus minuscule. Elle devina l’aura menaçante du garçon et recula.

— Cela se trouve dans ta nature, pauvre cruche, martelait-il. Tu ne peux pas inventer une histoire de guerre. Et en plus, tu n'es qu'une enfant de bonne.

Constance ne comprenait pas les arguments de Ian. Justement, il semblait que le problème se situait ici. Peut-être avait-il raison, après tout. Peut-être qu'elle ne possédait pas les mêmes capacités d'apprentissage ou... qu'en savait-elle ? des facultés identiques à celles des garçons. Pourtant, elle en rêvait autant que Liam, de ces soldats de plomb. Ian n'avait jamais voulu les partager, prétextant qu'ils étaient trop petits. À présent que l'opportunité s'offrait à eux, Constance ne pouvait pas en profiter.

Cela provoqua un tel sentiment d'injustice que les larmes inondèrent ses joues.

— Tu vois ? En plus, tu es trop fragile pour jouer à ce genre de divertissements. Les filles pleurnichent sans cesse.

Ian avait l'ascendant, il se délectait d'injecter son venin dans cette enquiquineuse qui lui volait son frère. Constance esquissa encore un pas en arrière.

Soudain, la porte s'ouvrit. Flûte ! La peur étreignit l'aîné : il ne voulait pas se faire gronder par Mady. Elle avait dû entendre, le battant était à peine poussé... Mais cette dernière ne sembla pas capter la tension entre les enfants.

— Constance, je t'ai appelée plusieurs fois, lui reprocha-t-elle. J'ai besoin de toi en cuisine.

La lame de l'injustice s'enfonça plus profondément dans le ventre de la fillette. Pourquoi devait-elle travailler quand les garçons s'amusaient ? Pourquoi sa mère la sollicitait-elle de plus en plus souvent ? Préparation des repas, tâches ménagères diverses... La petite y était astreinte.

— Constance.

Lorsque Madeleine prenait ce ton froid, mieux valait ne pas traîner. D'un revers de manche sale, elle épongea ses larmes et sa morve. Elle croisa le regard affligé de Liam. Entre ses doigts fins, il malaxait une figurine. Constance se détourna en reniflant et suivit sa mère jusqu'à la cuisine.

Avec toute sa naïveté, elle demanda pourquoi les fillettes ne pouvaient pas jouer à faire la guerre. Madeleine la contempla une seconde, interloquée, avant de répondre :

— Tu es douce et fragile. Ian a eu raison de t'empêcher de t'amuser avec eux. Ce jeu est trop violent pour toi. Maintenant, pétris la pâte à tarte.

À genoux sur une chaise, elle retroussa ses manches. Comme Mady le lui avait appris, elle attaqua sa besogne.

Son être n'était qu'un vaste champ d'incompréhension, de tristesse et de colère. Plus que tout, l'impuissance qu'elle ressentait, mais qu'elle ne parvenait pas à identifier, la dévorait. Constance croyait sa maman, elle se construisait sur son modèle, sur son éducation. Elle finit donc par remiser ses émotions dans un coin de son cœur pour intégrer les paroles de Madeleine. Même si elle ne se sentait pas « douce et fragile », ce devait forcément être le cas. Elle était juste trop petite pour s'en apercevoir...

Liam, installé dans la chambre de son grand frère, se retourna une énième fois. Il n'aimait pas dormir dans cette pièce, côté rue, où il entendait les chevaux piaffer et les commerçants et autres livreurs démarrer leur journée. Mais sa grand-mère Adélaïde arrivait d'Angleterre le lendemain ; elle vivrait avec eux plusieurs semaines, il lui avait donc laissé son antre.

Cependant, ni les légers bruits du village ni la venue de son ancêtre n'empêchaient Liam de s'assoupir. La faute revenait aux traits chagrins de Consty, qui semblaient gravés sur sa rétine.

Il s'installa sur le côté, remonta la couverture sur ses épaules, puis la repoussa au niveau de sa taille, agacé. S'il appréhendait les arguments de Ian concernant les filles (pour ce qu'il savait à ce sujet, de toute façon...), il ne les admettait pas pour Constance. Elle n'était pas comme toutes les autres ! Comment Ian pouvait-il ne pas s'en apercevoir ? Et puis, sincèrement, pourquoi avait-il été si méchant dans ses propos ?

Consty rêvait de toucher à ces soldats de plomb... Ils les avaient évoqués des centaines de fois ! Voir son espoir lui glisser entre les doigts, si près du but ! Cela avait retourné le cœur de Liam.

La lampe à huile sur la commode, réglée au plus faible, diffusait une lueur chaude de veilleuse. Le garçonnet laissa son regard errer dans la pénombre. Il s'arrêta sur la boîte de fer blanc sous le lit bateau de Ian, face à lui. Son aîné ronflait. Et si... ?

Liam retint son souffle tandis que son rythme cardiaque accélérât. Il rassembla son courage. Il avait peur, mais Consty valait bien qu'il prenne ce risque. Liam voulait retrouver son sourire édenté, pas cette moue dure, reflet de son mal-être qu'elle avait arborée toute la soirée.

Ses pieds glissèrent jusqu'au sol, où la descente de lit en laine amortit le son. Il se leva, l'attention fixée sur son grand frère. Sur la pointe des pieds, il avança, s'accroupit, puis tira vers lui la boîte. Liam savait que la partie la plus ardue de son plan débutait : ouvrir ce coffre au trésor ferait forcément du bruit.

Il grimaça en essayant de l'entrebâiller le plus silencieusement possible. Le clac du fer blanc résonna à ses oreilles comme le carillon de l'église du village.

Ian ne bougea pas.

Liam attrapa deux soldats, les déposa précautionneusement sur la descente de lit de son frère pour pouvoir refermer la boîte et la ranger. Lorsque ce fut fait, il cacha les jouets dans sa poche de gilet, disposé sur le chevalet prévu à cet effet près de l'entrée, et se glissa sous ses couvertures.

Son dos poissait d'avoir tant sué de stress, mais le garçonnet n'avait jamais été aussi fier de lui. Il plissa les yeux de contentement en imaginant la tête de son amie, le lendemain, lorsqu'il l'entraînerait à l'écart pour s'amuser avec elle à la guerre !

Chapitre 5 – 1909 – 13 ans

Liam souffrait d'un sommeil léger. Partager sa chambre avec son petit frère de sept ans n'arrangeait pas ses cernes. La météo non plus. En ce jour de novembre 1909, il attribua son réveil à cette dernière : les gouttes de pluie tambourinaient contre les volets de bois.

Il s'accorda une minute pour s'éveiller totalement. Il s'étira comme un chat sous sa couverture de patchwork offerte par sa grand-mère Adélaïde. Il aimait ces instants suspendus entre brume nocturne et pleine conscience matinale.

Comme souvent, ses pensées dérivèrent jusqu'à Constance et, instinctivement, il tendit l'oreille pour percevoir sa présence dans la maisonnée. Le bruit du chariot que l'on tire sur les planches du parquet, au rez-de-chaussée, l'atteignit. La jeune fille s'appêtait à dresser la table pour le petit-déjeuner, que l'on prenait ici à l'anglaise. Il imagina ses cheveux dorés, qu'il trouvait si beaux entortillés en chignon bas à la manière d'une dame. Cette coiffure qu'elle adoptait de plus en plus souvent lui offrait un petit air mature tout à fait exquis, il se l'avouait volontiers.

À moins que ce ne fût Mady qui se charge du service ce matin ? Liam l'espéra : l'omelette de Constance condensait un tas de saveurs qu'il peinait à concevoir dans un simple œuf ! Il en salivait d'avance !

Un grognement de l'autre côté de la cloison attira son attention. Ian se réveillait. Liam se redressa pour passer sa robe de chambre en laine épaisse, sortie tout droit de l'usine de son père. Chaude, confortable, luxueuse. William Roy touchait du bout du doigt son rêve de faire fortune en Angleterre grâce à la mode du luxe français réputé dans le monde entier. Liam enfila

une paire de pantoufles qui affichait une allure bien misérable en comparaison du vêtement qu'il endossait.

Par temps humide, Ian souffrait de son articulation endommagée. Il n'en parlait pas, mais Liam l'avait remarqué lorsqu'ils partageaient leur chambre à l'époque où grand-père Louis vivait ici. Par un accord tacite, depuis que l'aîné avait réintégré ses quartiers après le décès de l'aïeul, le cadet venait ouvrir ses volets. Le simple fait de prendre appui sur ses jambes pour se pencher au-dehors faisait mal à Ian. Liam mettait tout en œuvre pour lui adoucir la vie, même si son caractère taciturne ne s'arrangeait pas avec l'âge.

Liam toqua deux coups brefs à la porte et tendit l'oreille.

— Entrez.

— Bonjour, grand frère, salua-t-il en refermant derrière lui. Sale temps aujourd'hui, je suis content d'être dimanche et de ne pas avoir à courir sous ces seaux d'eau et le sifflet de maître Golibet.

Basculer les cuisses hors du lit arracha une grimace à Ian. Liam, comme à son habitude, s'empressa de détourner la tête. Son frère détestait lorsqu'il remarquait une « marque de faiblesse ». Il se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, fit de même avec les volets et se pencha pour les coincer à l'aide du loquet.

Son regard fut attiré par un mouvement bref vers le perron. Le laitier se tenait devant la porte de la cave située en contrebas, à droite de l'entrée principale. Les gouttes de pluie se raréfiaient et il en profitait pour ajuster son béret brunâtre. Liam reconnut Baptiste, un jeune homme de l'âge de Ian avec qui il était allé à l'école. L'avantage d'une classe unique de garçons dans un village : ils se connaissaient tous.

— Bonjour, Constance.

Liam se figea dans son mouvement de recul pour refermer la fenêtre.

— ... jour...

D'un geste hésitant, Baptiste tendit à la jeune fille les quatre bouteilles de lait frais bien d'aplomb dans leur panier de fer. Il récupéra les vides.

— Tu... tu es très belle aujourd'hui.

Les mots s'envolèrent jusqu'à Liam et le percutèrent de plein fouet.

— Referme donc cette fenêtre, il fait un froid de canard ! l'interpella Ian derrière lui.

Mais Liam, s'il entendit la requête, ne l'analysa pas. Une bile amère venait de brûler sa trachée. Il ignora le tumulte dans sa poitrine pour se refocaliser sur la scène qui se déroulait plus bas.

Baptiste se pencha en avant. Non ! Il...

— Eh ! Tu m'écoutes ?

Ian agrippa l'épaule de Liam pour le ramener en arrière et refermer la fenêtre sur le... couple ? La respiration hachée, le cadet contempla son frère, les yeux écarquillés de stupeur.

— Tu es tout pâle... Qu'as-tu donc vu dans la rue ?

— Rien ! Euh... Rien qu'un cadavre de pigeon salement amoché.

— Et cela te fait cet effet ? ricana l'aîné, ses iris verts moqueurs le scrutant.

Bien sûr que non. Ian et Liam avaient appris à chasser aux côtés de grand-père Louis. Si les premières prises lui avaient retourné l'estomac, il s'était habitué...

— Juste avant le petit-déjeuner... beurk !

Son mensonge fonctionna. Ian émit un bref bougonnement avant de désigner la sortie d'un coup de menton, le congédiant sans façon. Liam ne prit pas ombrage du peu de reconnaissance de son vis-à-vis, il en était coutumier. Seul comptait le compliment du fermier. Et ce buste penché en avant... vers les lèvres de Constance. Il ne pouvait en être autrement.

Constance referma la porte de la cave, des papillons pleins le ventre et le cerveau en compote. Lorsque Baptiste s'était incliné vers elle, elle avait un instant cru qu'il allait l'embrasser ! Mais le paysan n'était pas un rustre, il venait une fois de plus de le lui prouver. Ses derniers mots résonnaient encore à ses oreilles surchauffées par l'émotion : « Tu es très belle aujourd'hui. Comme tous les jours, à vrai dire. »

Il avait murmuré sa phrase, baissant son doux regard de la couleur des noisettes mûres. Sa pudeur avait atteint Constance en plein cœur, peut-être plus que ce compliment qu'elle sentait poindre depuis plusieurs semaines déjà. Depuis que Baptiste avait remplacé son père, alité, pour la tournée matinale.

L'adolescente inspira profondément. L'humidité de la cave la saisit et un frisson la parcourut des pieds à la tête. Elle devait remonter préparer le petit-déjeuner, vite ! Elle déposa le panier de fer sur l'étagère face aux escaliers, à gauche des produits et ustensiles ménagers, puis grimpa les marches grinçantes, le précieux liquide opalescent serré contre elle. Baptiste avait touché cette bouteille de lait...

Elle arriva dans la cuisine, un large sourire imprimé sur son visage ovale. Heureusement, sa mère dressait la table dans le coin salle à manger. Elle n'aurait pas manqué son air charmé

et aurait tiré les conclusions qui s'imposaient... Constance, en grandissant, supportait de moins en moins les observations de sa génitrice. Elle aspirait à plus d'autonomie.

Dans les escaliers, elle reconnut le pas léger de la maîtresse de maison, suivi de celui précipité du petit dernier, Florent. Elle s'empressa d'attraper un saladier pour y casser cinq œufs et les arroser d'une large portion de lait. Vint la claudication de Ian, puis la foulée lourde de son patron. Elle fouetta le mélange avec vigueur de façon à bien l'aérer, puis le versa dans la poêle chaude.

Que fait Liam ? songea-t-elle en tendant l'oreille.

Son ami descendait très souvent en premier à cause de son sommeil superficiel. Penser à lui chassa l'exaltation provoquée par Baptiste.

Subitement, elle prit conscience qu'elle aurait aimé entendre ce compliment de sa bouche à lui. Plus que de celle de n'importe qui d'autre.

Sous les mots de Baptiste, elle se sentait heureuse et belle, mais... Mais imaginer Liam les prononcer lui coupait tout simplement le souffle pour la rendre incroyablement légère et euphorique. Pleine d'un bonheur acidulé et sucré à peine contenable.

Une odeur de trop cuit parvint à ses narines.

— Flûte !

Constance attrapa sa spatule et retourna l'omelette brûlée sur les bords. Celle-ci grésilla quelques secondes sur l'autre face avant qu'elle ne la dépose sur une grande assiette de porcelaine basique comparée au reste du service peint à la main.

Enfin, elle perçut les pas de Liam. Il semblait presque traîner des pieds dans les escaliers... Le cœur de Constance se

comprima. Jamais Liam ne se permettrait de tels compliments à son égard. Ils avaient certes franchi quelques frontières ces derniers mois avec leurs rares rendez-vous dans la bibliothèque et son aide lors de la lessive, mais ils n'appartenaient tout simplement pas au même monde.

Constance, dans une prise de conscience aiguë, comprit la profondeur de ses sentiments pour son ami et la cruauté dont la vie pouvait faire preuve. Liam ne la contemplait pas comme Baptiste la dévorait du regard. Il tenait à elle, bien sûr, faisant fi de son éducation. Cela se révélait déjà inespéré. Elle ne pouvait ne serait-ce désirer plus... et pourtant ! Vivre ce premier émoi ouvrait son cœur. Jusqu'à présent, elle avait aimé Liam, elle n'en avait jamais douté, mais elle saisissait désormais qu'elle l'aimait très, trop profondément. Elle le voulait à la place de Baptiste, non plus comme un ami avec qui elle avait toujours tout partagé.

Madeleine arriva sur ces entrefaites, perturbant davantage sa fille. Mais la bonne, prise dans son labeur, ne remarqua pas son trouble et attrapa l'assiette en fronçant les sourcils.

— Mes excuses à la famille, lâcha Constance en se détournant pour empoigner le récipient dans lequel gonflait la pâte à pain.

— Cela ira, elle reste tout à fait mangeable.

Le clac de la porte soulagea l'adolescente brisée de tristesse. Comment pouvait-elle vivre un tel ascenseur émotionnel ? Comment assumer son attirance pour Liam ? Comment se comporter avec lui désormais ?

Dépitée, elle jeta une poignée de farine sur la vieille table de bois robuste et commença à pétrir le pâton avec hargne. Comment une classe sociale pouvait-elle décider de son avenir

amoureux ? Pourquoi naïtre femme lui interdisait-il d'entreprendre quoi que ce soit auprès d'un homme ?

Constance se retint de justesse de balancer un coup de poing dans la pâte. Cela non plus ne se faisait pas, et pourtant, comme ce simple geste l'aurait soulagée de ce tourbillon sentimental !

Il n'en fallut pas plus à Liam pour repousser son assiette pleine. Il ne pouvait se résoudre à avaler une bouchée de cette fichue omelette cuisinée avec le lait de ce coureur de jupons de Baptiste ! Et en plus, comme s'il avait besoin d'une preuve supplémentaire que Constance était bouleversée par ce cavaleur, elle l'avait fait brûler !

Liam croqua dans son pain, mais la mie se transforma en boule pâteuse et se colla à son palais. Il déglutit difficilement, ingurgita son verre d'eau et poussa sa chaise. Il se reprit de justesse et bougonna :

— Puis-je sortir de table ?

— Es-tu souffrant, mon chéri ? s'enquit aussitôt Jeanne en avisant son assiette pleine.

Oui, pensa Liam avec violence, j'ai le cœur en lambeaux et je n'aurais jamais cru que Consty m'infligerait une telle douleur.

— J'ai mal dormi, mentit une fois de plus Liam en songeant que décidément, Constance le poussait vers le vice de la tromperie.

— Retourne t'allonger, mon chéri. Florent, tu feras tes devoirs dans la bibliothèque.

— Bien, maman.

— Merci, mère.

Liam se précipita hors de la pièce. Heureusement, la cuisine close lui cacha la vue de son amie. Pouvait-il seulement la considérer encore ainsi ? Alors que chaque fibre de son être brûlait de prendre la place de Baptiste ? Liam, furieux, grimpa les barreaux de l'échelle de la mezzanine deux par deux. Il se jeta sur son oreiller. Un sanglot franchit la barrière de ses dents serrées à s'en fissurer. En sentant ses larmes affleurer et son cœur pleurer, il prit conscience que sa colère et sa jalousie n'étaient rien en comparaison de sa tristesse.

Constance se faisait courtiser. Par un gaillard de deux ans de plus qui appartenait au peuple, comme elle. Et cela l'étourdissait au point de rater sa délicieuse omelette. Liam, même s'il avait osé braver son éducation, n'avait de toute façon aucune chance.

Chapitre 6 – 1910 – 14 ans

Liam, sur son lit en haut de la mezzanine, gardait les yeux fixes. De sa position allongée sur le ventre, s'il se redressait légèrement sur les coudes, il pouvait apercevoir derrière le paravent leur coin d'intimité et la coiffeuse qui soutenait une bassine de porcelaine ébréchée et un broc d'eau froide.

Mais ses considérations parcouraient d'autres sphères beaucoup moins terre-à-terre que l'hygiène. Du haut de ses quatorze ans, il pensait à son avenir et aux lycées que lui avait proposés son père.

Son regard capta un mouvement dans l'angle droit de la pièce. Florent, avachi sur leur bureau, s'étirait. Liam ne doutait pas de l'intelligence de son petit frère, mais sa paresse ne lui permettrait pas d'entreprendre de grandes études. Florent préférait le tir à la carabine et la pêche avec ses copains. Depuis peu, il rêvait de la Société des Nageurs du Havre, premier club de natation fondé en France.

Liam soupira pour se retourner sur le dos. Il connaissait par cœur les moulures du plafond. Les observer l'apaisait. C'est cet instant que choisit Constance pour toquer. Il reconnut sa façon de faire, brève et douce.

— Entrez ! s'exclama Florent en faisant mine de poser sa plume.

Comme s'il avait écrit ne serait-ce qu'un mot ces dernières minutes !

La bonne laissa la porte entrebâillée derrière elle pour se diriger, un plateau d'argent à la main, droit vers Liam. Aussitôt, il identifia l'enveloppe parme et son cœur tressauta.

— Une lettre de Miss Henrietta.

Constance leva le support et Liam put attraper la missive ainsi que le coupe-papier. Au moment où il le reposait, Constance releva la tête. Ses sourcils froncés accentuaient la profondeur de ses yeux bleus, naturellement rehaussés par une constellation de taches de rousseur sur ses pommettes et son nez. Liam plongea dans son regard courroucé. Des mois s'étaient écoulés depuis leur dernier échange. Liam n'ouvrait même plus les volets de Ian à cause d'elle, à cause d'eux. Plus personne au village n'ignorait que le grand Baptiste courtisait la douce Constance. C'était du moins la rumeur dans la cour de récréation de l'école des garçons, qui se demandaient tous comment il s'y prenait.

En cet instant pourtant, Liam ne pensait plus le moins du monde à ces on-dit. Seule la déception teintée de colère qui brillait dans les iris de son amie le captivait. Constance lui en voulait. Pour quoi ? Pour son éloignement subit ? Pour les lettres de Hetty ?

En songeant à l'Anglaise, son attention se reporta instinctivement sur l'enveloppe ouverte qu'il tenait entre ses mains. Constance en profita pour tourner les talons et claquer (légèrement) la porte. Malgré lui, son comportement lui arracha un rictus. La dernière fois que Consty avait agi de la sorte, ils étaient encore enfants et s'étaient disputés pour décider de leur prochain jeu, finalement, les petits chevaux.

Les villageois la surnommaient peut-être la « douce Constance », mais lui la connaissait vraiment et savait l'entêtement et surtout l'admirable volonté dont elle pouvait faire preuve. Aujourd'hui, après des mois de silences et d'esquives de la part de Liam, Consty venait de lui faire passer un message très clair.

La lettre lui parut soudain bien fade ! Hetty, malgré son côté espiègle, n'égalerait jamais le caractère affirmé de Constance. Elle ne le surprendrait jamais comme la bonne le

faisait. Aussitôt, Liam repensa à leurs doigts enlacés au milieu des draps étendus sous la véranda. Cela remontait à si longtemps...

— Que se passe-t-il entre Constance et toi ?

La voix fluette de son petit frère atteignit Liam tel un raz de marée. Son palpitant s'emballa et il sentit le rouge lui monter aux joues. Impossible que Florent ait capté quoi que ce soit ! De toute façon, il n'y avait rien entre Consty et lui...

— Alors ? insista-t-il en se positionnant de profil sur sa chaise afin de faire face à son aîné.

— Rien, souffla Liam.

Le hoquet le prit par surprise, l'empêchant de se ressaisir. Il demeura figé, allongé sur le dos.

— Si ! Je t'ai vu l'observer bizarrement !

Les moulures. Se focaliser sur les moulures du plafond et sur ce maudit hoquet...

— Alors ?

Si Florent parlait de ce regard à un adulte, Liam et Constance seraient fichus. Leurs parents avaient tout fait pour les séparer : punitions, discussions, sermons... Ce qu'ils avaient partagé n'existait plus. N'avait plus le droit d'exister. Encore moins à quatorze ans, alors qu'ils s'éveillaient progressivement au sexe opposé... Liam devait se reprendre. Maintenant.

Il bascula sur le côté pour planter son regard le plus autoritaire dans celui de son petit frère, qu'il dominait du haut de sa mezzanine.

— J'ignore ce que tu as cru voir, Florent, mais Constance m'a simplement remis la lettre de Hetty.

L'enfant se renfroigna.

— Tu ne l'as même pas remerciée. Elle est probablement sortie en claquant la porte à cause de cela.

Liam se décontenança. Peut-être... Sûrement. Bien sûr que Constance affichait cet air contrarié à cause de son impolitesse ! Non pas en raison d'une stupide fille vivant de l'autre côté de la Manche ! Non pas pour lui montrer que l'indifférence feinte de Liam des derniers mois la touchait.

L'adolescent se laissa aller sur le dos. Comme il pouvait être bête, parfois. Surtout lorsqu'il s'agissait de Constance.

— Tu as intérêt à t'excuser auprès d'elle. Tu sais comme père tient « au respect sous ce toit », imita Florent en se repositionnant face au bureau.

— Oui, oui.

Une boule de tristesse se forma dans sa trachée. La vérité, sortie de la bouche de l'enfant, comme disait si bien l'adage, le bouleversait. Sous sa paume droite, il sentit l'enveloppe rugueuse abandonnée là au cours de la discussion. Il devait se concentrer sur son avenir. Le choix de son futur lycée. Hetty et ses lèvres sucrées.

Il se remémora la stupeur qui avait suivi son geste spontané. Son cafouillage. La vision des doigts longs et pâles de la jeune fille. Ses ongles parfaits à la lunule couleur de crème. Des mains de pianiste, comme lui, qu'il avait trouvées magnifiques.

Se superposèrent celles de Constance qui hissait le plateau jusqu'à lui. Son épiderme abîmé par le labeur quotidien, les multiples coupures sur ses phalanges, ses ongles courts, un peu sales. La sensation de douceur légèrement fripée lorsque sa paume humide avait effleuré la sienne, près de deux ans plus tôt sous la véranda.

Son cœur s'envola. Liam était persuadé qu'en temps normal, les mains de Consty devaient être rugueuses. Cela ne diminuait en rien le velouté de ses gestes. Comment un simple mouvement pouvait-il lui procurer plus d'effet qu'un baiser ?

Liam savait ce qu'on attendait de lui : des études réussies, apprendre le métier auprès de son père et de son grand frère, puis développer l'entreprise, se marier avec une jeune fille comme Hetty, avoir des enfants.

Il acceptait tout cela. Il trépignait à l'idée de sa carrière professionnelle, qu'il se figurait grandiose. Mais dans son imagination, Consty n'était jamais loin. Elle n'était pas une bourgeoise au teint parfait et au port altier, mais elle éveillait en lui un tourbillon d'émotions difficile à démêler.

Il cloisonna mentalement ces sensations par trop connues. Il se focalisa ensuite sur l'enveloppe parme et se força à replonger dans ses souvenirs. Des souvenirs dans lesquels Constance n'apparaissait pas.

Chapitre 7 – 1910 – 14 ans – quelques mois plus tôt

Liam, assis sur le banc près de la roseraie dans le jardin de sa grand-mère, lisait *Les Aventures de Tom Sawyer*. Il bénéficiait aussi de la caresse du soleil, enfin réapparu après une semaine pluvieuse. Il savait la météo estivale de Grande-Bretagne peu clémente, mais à ce point ! Même chez lui, en Normandie, il faisait meilleur... Mais Liam ne voulait pas penser à son foyer. Sa grand-mère Adélaïde l'accueillait pour les grandes vacances, il désirait en profiter pour découvrir la capitale et pratiquer l'anglais, indispensable pour garantir l'expansion de l'entreprise familiale, plus tard, lorsqu'il en reprendrait la gestion avec ses frères.

La silhouette d'un domestique lui fit relever la tête. L'homme en livrée dressait la table pour quatre personnes sous la pergola. Liam retourna à son livre, persuadé que son père et son aîné se joindraient à eux pour le thé. Aujourd'hui, ils devraient sûrement finir leur tournée commerciale assez tôt.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque son aïeule arriva, suivie de son amie madame Cavendish et d'une jeune fille d'à peu près son âge. Liam approcha, les présentations furent faites entre Henrietta et lui-même, puis le reste du goûter se passa à se jeter de fréquents coups d'œil et à écouter les deux grands-mères converser.

— Hetty vient souvent me rendre visite durant l'été. Son père, en tant qu'ambassadeur, voyage beaucoup et son épouse l'accompagne.

— Bien sûr. Vous vous tenez ainsi compagnie, n'est-ce pas ? Mon petit-fils séjourne ici encore deux semaines, puis il retournera en France.

— En France ! s'exclama Henrietta en le dévisageant. Oh ! Pardonnez mon indécatesse, se reprit-elle aussitôt en rougissant.

Liam ne savait pas quoi répondre. Son père était anglais, certes, mais il avait progressivement lâché la retenue de rigueur dans son pays natal. Devant l'air embarrassé de l'adolescente, Liam comprit pourquoi la France avait une réputation outre-Manche si exotique : son peuple ne s'excusait pas pour une exclamation de surprise et une touche de curiosité bien loin d'être mal placée !

— Liam se fera un plaisir de te raconter la vie là-bas, mon enfant. Allez donc vous installer sur le banc.

D'un geste tremblotant, Adélaïde désigna l'assise de bois blanc derrière elle sur laquelle gisait le roman de Liam.

— Mais restez en vue, ordonna madame Cavendish.

— Bien sûr, grand-maman.

Liam s'empourpra en se redressant. Au dernier moment, il se souvint que la bienséance voulait qu'il tire la chaise d'Henrietta dans le but de l'aider à se relever. La jeune fille rosit de plaisir devant cette marque d'attention.

*

— Bonjour, Madame Roy.

— Oh ! Miss Henrietta ! Liam se trouve quelque part dans le parc. Pardonnez-moi chère enfant, mais une vilaine toux ne me quitte pas. Mon jardinier Edward vous chaperonnera.

— Avez-vous besoin de quoi que ce soit, Madame Roy ?

— Cela ira, Hetty, merci.

Adélaïde désigna la clochette posée au centre d'un napperon sur la petite table de bois vernis.

L'adolescente lui adressa un charmant sourire. La femme de chambre arriva sur ces entrefaites, chargée d'un plateau, d'une tasse de thé et de quelques biscuits. Après avoir confortablement installé sa maîtresse, elle conduisit Hetty au jardin, où Liam, en équilibre sur une échelle, cueillait des cerises. Le garçon en enfourna une bien rouge et sucrée dans sa bouche.

— Gourmand ! le salua Henrietta en anglais alors qu'elle levait la tête vers lui.

Depuis presque deux semaines qu'ils se fréquentaient quasi quotidiennement, Hetty s'était progressivement détendue, mais aujourd'hui, elle se surpassait ! Liam n'aurait jamais imaginé qu'elle ose le saluer de la sorte.

Il lui adressa un franc sourire. À demi cachée sous son ombrelle de dentelle écru, la jeune fille rosit. Il sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Hetty avait lâché ses longs cheveux bruns ondulés, au lieu de ses habituelles tresses qui la faisaient paraître fillette. Cela lui allait bien : sa peau de porcelaine contrastait avec cette cascade sombre. On aurait dit une île lunaire prise entre des flots ondoyant sous la brise.

Le garçon, un panier sous le bras, entreprit de redescendre de son arbre. Une fois parvenu en bas, il proposa des cerises à son amie, mais elle refusa. Sous l'air étonné de Liam, elle révéla :

— Je pourrais me salir.

Puis elle pouffa, attendrie :

— Toi, le Français, je dois t'expliquer toutes les politesses !

Il pensa à Constance, à sa manière de grignoter le fruit en laissant le noyau attaché à la queue. Elle finissait inmanquablement avec du jus sur les doigts, qu'elle léchait ensuite sans façon ! Le pétilllement habituel lui chatouilla le creux du ventre, mais il oblitéra cette sensation qu'il n'expérimentait que trop souvent et qui, invariablement, se terminait en vague de tristesse.

Constance s'abandonnait progressivement à Baptiste. Constance était, de toute façon, l'incarnation de l'interdit pour lui. Il devait se la sortir de la tête.

Il répliqua :

— Je devine que cela ne t'ennuie pas.

Ils échangèrent un regard charmeur.

— Bien au contraire, avoua Henrietta dans un murmure.

Terriblement gênée par son aveu, elle se détourna.

— Allons marcher, proposa Liam en la dépassant.

Il ignorait comment réagir. Il ne voulait pas plonger Hetty dans l'embarras, pourtant, il mourait d'envie de lui dire à quel point il se sentait flatté. Il songea qu'il avait précisément besoin de cela pour tracer une croix définitive sur le visage de Consty, ancré dans sa mémoire.

— Parle-moi encore de ta pension, Hetty.

Il accentua son prénom. Il présumait, à ses rougeurs, qu'elle appréciait sa prononciation à la *frenchie*.

— Raconte-moi plutôt la France. Ton pays te manque-t-il ?

— J'y retourne dans deux jours, rit-il en laissant ses pas le guider à travers le potager.

Il aimait s'émerveiller devant les milliers de butineurs qui se régalaient des fleurs vouées à se transformer en légumes.

— Je sais. Je pars demain, moi.

— Déjà ? s'étonna Liam en se tournant vers elle.

Après tout, il ne s'était jamais demandé quand elle s'en irait chez ses parents ou en pension. Il pensait... Il l'ignorait, justement. Mais il s'imaginait qu'il s'éclipserait avant elle.

Hetty lui envoya un sourire peiné avant de chuchoter :

— Nous écrivons-nous ?

Liam s'arrêta derrière un massif d'hortensias aussi grand qu'eux. Henrietta tourna vers lui ses iris bleu délavé.

— Je l'espère, répondit-il, sincère. Peut-être ton père, en tant qu'ambassadeur, viendra-t-il en France ? Tu pourrais...

— Mes parents refusent que je les accompagne, avoua-t-elle.

Sa fossette au menton se creusa sous sa moue boudeuse.

— Et puis, même si c'était le cas, ils iraient probablement à Paris.

— Mais vous débarqueriez au port du Havre.

Hetty haussa une épaule.

— Très bien, capitula Liam. Je reviendrai donc te tenir compagnie sur le sol anglais.

Elle afficha une telle joie qu'il avança d'un pas dans sa direction, heureux d'être à l'origine de son bonheur. Il était capable de procurer ces sensations à une jeune fille... Une demoiselle plutôt jolie, qui plus est ! À peine cette pensée l'eut-elle effleuré, que l'image de Constance s'imposa devant sa

rétine. Son chignon de femme, ses lèvres ourlées, son regard d'azur, ses taches de son...

Mais Hetty en avait profité pour effacer la distance entre eux. Le portrait de Consty éclata comme une bulle de savon tandis qu'elle murmurait :

— Je t'attendrai.

Sa bouche fine se posa une demi-seconde sur la joue de Liam. Elle papillonna des paupières, joueuse. Liam, étourdi, se pencha et l'embrassa pour de bon.

Chapitre 8 – 1910 – 14 ans

Ghislaine pouffa en se tournant davantage vers Constance. Ses pieds trempaient paisiblement dans l'eau, puis entamèrent un mouvement de balancier de plus en plus intense, provoquant la fuite des petits poissons venus se repaître de leurs peaux mortes. Constance s'amusa de l'agitation de sa meilleure amie et se pencha légèrement en arrière pour s'assurer de son origine. En appui sur ses paumes chatouillées par l'herbe rase, un sourire coquin étira la commissure de ses lèvres pleines :

— Jean-François te dévore des yeux.

Ghislaine hoqueta et piqua un fard. Aussitôt, elle s'empressa de couvrir ses oreilles écarlates de ses longs cheveux châtains.

— Heureusement que je suis dos à lui ! s'exclama-t-elle.

Le mouvement trop brusque de ses pieds les éclaboussa.

— Oh ! quelle idiote ! Excuse-moi, Constance.

Les deux jeunes filles se relevèrent dans le but de s'éloigner d'un bon mètre sur le rivage. Elles replièrent leurs jambes sous leur robe pour se réchauffer.

— Ce n'est pas grave, la rassura-t-elle en étalant sa jupe autour d'elle afin qu'elle sèche au soleil printanier.

Ses pieds, au niveau de ses cuisses, la glacèrent. Constance réprima un frisson avant de reporter son attention sur la bande de garçons installée à même le muret de pierre. Ils surplombaient ainsi les larges berges herbeuses piquées de feuillus. Récemment, des bancs avaient été bâtis contre le mur, suffisamment loin pour ne pas être emportés par les crues hivernales.

— Ils nous observent encore ? interrogea Ghislaine, pleine d'espoir.

— Ils chahutent.

Les cris des quatre adolescents leur parvenaient de plus en plus distinctement. Constance jugeait ces villageois un peu bêtas, mais elle ne disait rien par égard pour Ghislaine, éprise de Jean-François depuis quelques semaines. Elle avait déjà croisé plusieurs fois par hasard Liam et ses deux amis au village, et eux, au moins, se comportaient avec décence. Ils riaient un soupçon fort, certes, mais ne se donnaient pas en spectacle pour autant. Quant à Baptiste, il n'avait tout simplement plus le temps de s'amuser ici. Son père souffrant et son oncle à la conduite douteuse le privaient de tels moments sans souci. Constance l'avait vu mûrir ces derniers mois, devenir un homme à la carrure virile et à l'air réfléchi.

— Tu as le regard rêveur, peut-être même... amoureux ? susurra Ghislaine en se penchant vers elle.

Ses grands yeux marron clair, un peu trop écartés, se plissèrent. Son expression saugrenue fit rire Constance.

— Le courtois mais pas moins musclé Baptiste te manque-t-il à ce point que tu préférerais être avec lui plutôt qu'avec moi, ta meilleure amie ?

Ghislaine pouvait paraître timide, voire effacée, pour quiconque ne la connaissait pas, mais dès que la jeune fille offrait sa confiance, elle dévoilait un nouveau visage. Non seulement elle ne gardait pas sa langue dans sa poche, mais elle adorait jouer la comédie. « Comme Sarah Bernhardt », lui avait-elle livré deux ans plus tôt en lui montrant un article de journal chiffonné d'avoir été lu et relu.

La remarque de sa meilleure amie interpella Constance, qui cessa de rire. C'était vrai : en cet instant, elle songeait à

Baptiste. Mais était-elle réellement amoureuse ? Ses sentiments pouvaient-ils se deviner si aisément ? Aussitôt, elle pensa à Liam.

— Oh ! Je suis navrée, Constance. Je ne voulais pas...

— Ne t'en fais pas. C'est juste que... je me sens parfois un peu perdue concernant les garçons.

Elle avait lâché cette information à voix basse, comme si elle en prenait tout juste conscience.

— Ah bon ? Baptiste ne te plaît pas ?

Ghislaine n'en revenait pas. En même temps, depuis un an que le fermier courtisait Constance, celle-ci ne lui avait jamais laissé penser qu'elle doutait. Comment l'aurait-elle pu ? Elle craignait trop d'être percée à jour au sujet de Liam. Elle avait confiance en Ghislaine, mais ce qu'elle ressentait pour le fils de son patron appartenait aux sujets tabous. Un bourgeois et une domestique ne s'aimaient pas. C'était inconcevable. Irréaliste. Il ferait un bon mariage avec une demoiselle fortunée. Quant à elle...

— Tu es repartie dans tes songes. Et tu n'as pas répondu à ma question.

— Pardon, Ghislaine. Baptiste est...

En fait, si Liam n'existait pas, Baptiste aurait pu ravir mon cœur.

Ce constat fit monter une vague d'amertume en elle. Liam l'ignorait depuis presque un an. Du jour au lendemain, il ne lui avait plus adressé le moindre regard, la moindre considération. Envolées, leurs petites réunions secrètes dans la bibliothèque ! Il ne méritait même pas qu'elle pense à lui.

— Baptiste est absolument charmant. C'est juste que depuis que son père est alité, j'ai à peine le temps de le croiser le matin. Nous échangeons les bouteilles de lait et puis voilà.

— Il te manque, c'est cela ?

Ghislaine ne la laissa pas répondre qu'elle soupirait :

— Ah ! C'est tellement romantique ! Je me languis que Jean-François prenne son courage à deux mains pour oser me parler...

La mine dépitée, Ghislaine tourna la tête pour lancer un regard dégoulinant d'espoir vers l'intéressé, occupé à projeter des cailloux dans le saule pleureur avec ses copains.

— S'il me demandait de l'épouser, je crois que je dirais « oui » tout de suite.

Constance manqua de s'étouffer avec sa salive, mais son amie ne le remarqua pas, focalisée sur celui qui faisait battre son cœur.

— Oh ! s'exclama la bande à l'instant où un nid dégringolait de l'arbre.

Les filles perçurent le léger chuintement des œufs qui éclatèrent dans l'herbe drue. Écœurées, elles s'observèrent.

— *Carabots*² ! s'écria la vieille aux tourterelles.

L'ancêtre excentrique du village brandit sa canne et les chenapans, hilares, déguerpirent. Ghislaine rougit, probablement honteuse de la méchanceté gratuite dont venait de faire preuve Jean-François. Constance vola à son secours en poursuivant leur conversation :

² Voyous ! (En patois normand.)

— Tu aimerais pouvoir te marier maintenant, mais cela ne t'enlèverait pas le poids de ta famille. Je te connais, tu trouverais quand même le temps d'aller aider ta mère.

Ghislaine hocha la tête. Constance avait deviné ses tourments.

— Je crois qu'elle est encore enceinte, lâcha l'adolescente en torturant un brin d'herbe. On mange à peine avec le revenu de ma grande sœur et celui de mon père... Et elle ne s'en sort pas avec mon petit frère et ma petite sœur. Franchement, je ne sais plus quoi faire. Rester à la maison et continuer de l'aider ou trouver un emploi ? J'ai quatorze ans maintenant. Je peux travailler. Et puis... cela me permettrait de quitter cette bicoque si sombre...

Constance ne comprenait que trop bien le besoin d'indépendance de sa meilleure amie. La tempête de décembre dernier avait arraché plusieurs tuiles au niveau de la chambre qu'elle partageait avec Mady. Les deux domestiques avaient été relogées dans la pièce d'à côté, utilisée comme remise. À la fin des travaux, après une énième dispute avec sa mère concernant ce géniteur dont elle refusait de parler, Constance avait osé demander à monsieur Roy d'avoir son propre espace. C'est-à-dire de rester dans l'ancien grenier. Après tout, c'était normalement inclus dans le contrat qu'ils avaient enfin signé. William avait froncé les sourcils avant d'y consentir du bout des lèvres en lui signifiant qu'il lui laissait le soin de l'apprendre à Mady.

Quatorze ans, cela annonçait le début de la liberté pour Consty. Elle comprenait que Ghislaine, qui vivait une situation plus pénible que la sienne, tente par tous les moyens d'en sortir. Quitte à accepter un mariage trop tôt (même si ses parents refuseraient assurément) ou un travail.

— Tu crois que monsieur Roy cherche quelqu'un dans son usine ? Une lavandière peut-être ?

— Je peux lui demander.

De toute façon, au village, il n'y avait pas grand-monde qui employait mis à part les Roy... Ghislaine ne se sentait sûrement pas de partir au Havre. Pas encore, du moins.

— Alors, que préfères-tu chez Baptiste ? s'enquit son amie, rassérénée.

Comme souvent, Constance envia la facilité avec laquelle Ghislaine chassait ses préoccupations. Un rien la rassurait... Consty, elle, avait plutôt tendance à ressasser.

Elle prit quelques secondes pour réfléchir à sa réponse, puis avoua :

— Sa façon de positionner son béret. Un peu de côté, tu sais... Cela accentue son regard brun...

— Cela lui donne surtout un air canaille, si tu veux mon avis !

— Sauf quand ses cheveux bouclés commencent à repousser... Alors là, il ressemble plutôt à un ange.

Un léger sourire s'épanouit sur le visage de Constance et elle sentit un petit pincement au cœur assez agréable.

— Tu as de la chance, Constance. L'homme qui s'intéresse à toi est vraiment beau garçon, avouons-le.

— Je ne sais pas pourquoi je lui plais..., murmura-t-elle.

Elles en avaient déjà parlé. Constance avait deux ans de moins que Baptiste. Elle n'avait rien d'une femme : ses hanches tardaient à s'arrondir et ses seins commençaient à peine à

pousser. C'était sans évoquer sa petite taille. Pourtant, Baptiste lui avait plusieurs fois susurré qu'il la trouvait belle.

— Si tu veux mon avis, le plus important est qu'il va bientôt demander ta main à ta mère... Tu vas être fiancée !

— Je ne crois pas, non. Je te l'ai dit, sa situation familiale se complexifie davantage chaque jour. Et puis... nous ne nous sommes pas encore assez fréquentés pour être sûrs de...

Constance haussa les épaules, à la recherche de ses mots.

— Pour être certains de s'entendre au quotidien.

— Tu es si terre-à-terre...

Peut-être manquait-elle un peu de romantisme, effectivement. Mais elle préférait regarder la réalité bien en face plutôt que de se laisser bercer d'illusions : ces dernières se fracassaient forcément contre la première. S'engager auprès de Baptiste signifiait passer le reste de sa vie dans une ferme. Sa mère l'avait préparée à servir dans une demeure cossue. Constance ne s'était jamais vraiment projetée dans l'avenir, mais elle atteignait cet âge où les possibilités commençaient à se matérialiser.

Et Liam ne fait définitivement pas partie des chemins qui s'offrent à moi. À moins que je le suive lorsqu'il se mariera...

Son être entier se révolta contre cette idée. Elle n'osait même pas imaginer les conséquences d'un tel choix. Pour effacer cette image une bonne fois pour toutes, elle décréta :

— Cette année, Ghislaine, emparons-nous de notre destin. Dès ce soir, je solliciterai monsieur Roy pour ton emploi. Demain matin, je demanderai à Baptiste de m'accorder plus de temps.

— Constance, déclara son amie avec solennité, ta volonté m'impressionnera toujours.

Après quelques secondes de silence, Ghislaine ajouta :

— Es-tu sûre que prendre l’initiative plaira à Baptiste ?

Consty haussa une épaule. La bienséance l’empêchait de formuler un tel vœu... Une fille ne faisait pas d’avances à un garçon ! Oserait-elle ? Plus elle grandissait, plus elle vivait quotidiennement ces injonctions et plus celles-ci lui pesaient... Mais ne pas s’y soumettre signifiait se mettre au ban de la société. Constance ne le souhaitait pas, et pourtant...

— S’il est un bon mari, il acceptera que je formule mon opinion.

— Tu ne crains pas qu’il le prenne mal ? Un peu comme si tu sous-entendais qu’il ne sait pas te courtiser ?

— Cela est possible, bien sûr. Mais comme toi, j’ai besoin de voir des changements concrets dans ma vie. Si Baptiste est un époux respectueux, alors il accédera à ma requête.

Elle ignorait d’où elle tirait une telle affirmation, mais Ghislaine acquiesça, convaincue elle aussi. Les deux amies se sourirent, complices, comme toujours depuis l’entrée de Constance à l’école. Depuis qu’elles partageaient le même banc, bien qu’elles l’aient quitté quelques mois plus tôt.

— J’espère que monsieur Roy aura du travail pour moi. Je redoute de devoir partir du village... Je détesterais te dire adieu.

Ghislaine pressa sa paume calleuse contre celle de Constance, dans un état similaire.

— Nous nous écrivions, assura cette dernière.

La tristesse l’enveloppa soudain comme un châle. Ghislaine opina. Elles frissonnèrent au même moment et, d’un commun accord, décidèrent de rentrer. Si c’était le jour de repos de Constance, Ghislaine, elle, ne connaissait pas ce luxe.

Chapitre 9 – 1910 – 14 ans

Liam terminait de lacer ses souliers dans le hall tandis que sa mère ajustait son large chapeau de paille piqueté de roses blanches. D'un geste habile, elle replaça le ruban de satin bleu pâle qui habillait le couvre-chef. Jeanne Roy dégageait une classe naturelle qui ne cessait de charmer son fils. Depuis que l'entreprise paternelle florissait, elle en profitait pour le montrer.

Satisfaite de son image, la maîtresse de maison poussa la porte entrebâillée de la cuisine. Liam aperçut Mady malaxer une boule de pâte sur la table.

— Madeleine, j'emmène Liam et Florent assister au spectacle de marionnettes sur la place du village.

Liam se redressa et, désormais plus grand que sa génitrice, avisa le regard voilé de la bonne. Jeanne le releva également, puisqu'elle déclara :

— Dites-moi tout, Mady.

Liam nota la légère inflexion sur le surnom de Madeleine. Jeanne tenait à elle. Il ignorait ce qu'elles avaient partagé (peut-être était-ce même encore d'actualité, bien qu'il en doutât, car il l'aurait forcément remarqué), mais cela avait lié les deux femmes.

— Je devais y accompagner Constance et Baptiste. Le pauvre patiente déjà dans la rue...

L'adolescent n'entendit pas le reste de la phrase. La jeune fille descendait les escaliers, talonnée par Florent. Sa robe de la couleur du caramel rappelait vaguement celle de sa chevelure. Ses boucles flottaient librement sur ses épaules ; une pince retenait seulement deux mèches, celles au niveau de ses tempes,

à l'arrière de son crâne. Le souffle de Liam se bloqua dans sa cage thoracique. Ciel ! comme il aimait les cheveux longs de Constance ! Et comme il désespérait de les voir relâchés plus souvent !

— Je saisis. Voudriez-vous que je les chaperonne ?

Une douche glacée rinça Liam. Constance arrivait à sa hauteur et s'excusait auprès de Jeanne afin de pénétrer dans la cuisine. Sans un regard pour lui. Elle lui apparaissait si belle... Mais elle destinait cette coquetterie à Baptiste.

Florent le bouscula sans ménagement pour attraper ses bottines d'enfant.

— Oh ! cela m'arrangerait beaucoup, Madame.

Les traits de Liam affichèrent une stupeur semblable à celle de Constance. Ah ça ! Il refusait de tenir la chandelle entre elle et l'autre ! C'était au-dessus de ses forces. Il ne s'imaginait pas un instant être le témoin de leur idylle durant tout un spectacle !

Il s'apprêtait à prétexter un mal de ventre subit pour rester à la maison lorsque Florent, correctement chaussé, se redressa vivement devant lui :

— Ah ! Que cela est excitant ! Je te l'ai dit, n'est-ce pas ? Basile les a vus au Havre, il paraît qu'il y aura une explosion ! Une vraie, hein ! Et en fonction du vent, l'odeur de la poudre vous chatouille les narines !

Liam lui sourit avec tendresse.

— Effectivement, Florent. Tu me l'as répété au moins quatre fois hier soir avant de t'endormir.

— Je suis si exalté !

Spontanément, l'enfant attrapa sa main et la lui serra. Ses iris bruns scintillaient de plaisir. La veille, il lui avait aussi confié sa joie de partager ce moment : il était vrai que plus Liam grandissait, moins il prenait le temps de jouer avec lui...

— Constance, je comprendrais que ma présence te gêne. Après tout, il est tout à fait naturel que tu ne veuilles pas vivre une occasion si intime avec ta patronne. Je te propose donc de te chaperonner de loin. Je te promets que tu ne m'apercevras même pas. Qu'en dis-tu ?

— Cela sera très bien, Madame. Laissez-moi juste une minute pour me préparer et le rejoindre.

Liam encaissa ces paroles. Il tira un peu de réconfort dans la paume chaude du benjamin, encore nichée dans le creux de sa main. Pour son petit frère, il se concentrerait sur le spectacle de Guignol. Il occulterait le reste. Il devinait la tâche malaisée, puisque sa mère choisirait forcément une place qui lui permettrait de garder Consty à l'œil, mais il fournirait cet effort. Pour Florent, qui sautillait désormais partout comme un cabri.

— En route, les garçons !

Son nouveau chapeau, un canotier garni d'œilletons roses, mettait en valeur sa chevelure châtain. Chacune de ses boucles ondulait lorsque ses épaules se secouaient de rire. Comme maintenant.

Liam, hypnotisé, se força à se reconnecter au spectacle. Heureusement, ce n'était pas un instant très drôle, de telle sorte qu'il ne détonna pas en gardant un visage concentré. Il jeta un rapide coup d'œil à sa mère, installée sur une chaise, l'échine droite comme il convenait à son rang. Florent, entre eux, balançait ses pieds d'avant en arrière, accaparé par la pièce.

Liam posa une paume sur sa petite cuisse pour le faire cesser : le mouvement le dérangeait.

L'explosion tant attendue par l'enfant se produisit. Constance sursauta, attrapant par réflexe la main de Baptiste. Le jeune homme parut surpris, mais en profita pour la garder. La place qu'avait sélectionnée Jeanne, en hauteur, par rapport aux tourtereaux installés sur un tapis, ne permettait pas à Liam de se soustraire à leur vue. Le voulait-il seulement ?

Il pinça les lèvres pour les empêcher de trembler. Par ce simple geste, Constance l'avait propulsé deux ans auparavant, lorsqu'elle avait enlacé ses doigts pour le remercier de l'avoir aidée pour la lessive. Comme cela lui faisait mal de la voir offrir ce toucher à un autre !

Liam avait une conscience accrue de tout ce qu'il lui manquait pour arriver à la cheville de ce gaillard des fermes : des kilos de muscles, une barbe (et celle de Baptiste, du haut de ses seize ans, se révélait déjà bien fournie). Ce dernier tourna le visage vers Constance et lui sourit de toutes ses dents. Liam aperçut un point brunâtre : probablement une molaire abîmée.

Voilà au moins une chose que j'ai de mieux que lui physiquement... Ma dentition !

Il en aurait pleuré s'il ne s'était pas senti pas si amer.

Consty lui sourit à son tour, plus timide. L'attention de Baptiste quitta les prunelles que Liam savait bleues comme l'Atlantique pour dévaler le nez retroussé et s'arrêter sur les lèvres joliment dessinées de la jeune fille. Du coin de l'œil, Liam aperçut sa mère se redresser. Baptiste aussi, malgré la dizaine de mètres qui les séparaient.

Il s'empourpra aussitôt, la rougeur de sa peau tranchant avec la blondeur de ses cheveux et de sa courte barbe. Il se

focalisa à nouveau sur la scène, tout comme Constance, sans pour autant lui lâcher la main.

Ils avaient failli s’embrasser ! En public !

Une perle de sueur dévala la tempe de Liam. D’un geste, il s’épongea le front. Le soleil tapait fort en cette fin mai. À moins que ce ne soit le soulagement. Le galop de son cœur ralentit progressivement. C’est à cet instant qu’il capta l’insistance de Florent. Le benjamin ne le lâchait pas des yeux, les sourcils froncés.

Il l’avait déjà surpris une fois, quelques mois plus tôt, quand Consty lui avait remis la lettre de Hetty. Liam avait nié, bien sûr. Cette fois-ci, le grand frère sut qu’il devrait faire très attention à ses réactions envers Constance lorsque Florent traînerait dans les parages.

— Liaaaam ?

— Mmh ?

— Si Constance épouse Baptiste, elle quittera la maison ?

— Arrête ces élucubrations, Florent. Elle a quatorze ans.

— Mais, insista le petit garçon en se retournant dans son lit, quand elle sera plus âgée, cela arrivera forcément, n’est-ce pas ? Avec Baptiste ?

Son frère détenait l’art et la manière de remuer le couteau que Liam gardait planté en plein cœur depuis cet après-midi.

— Je suppose qu’il ne la laissera pas travailler ici, oui, marmonna-t-il.

— Parce qu’il y a beaucoup à faire dans une ferme, n’est-ce pas ? Et puis, ils auront des bébés aussi... Cela m’a l’air de prendre beaucoup de temps, les enfants. Moi, je n’en aurai pas.

Liam fixa le plafond avec hargne. Dans la pénombre ambiante, il ne le distinguait même pas. Mais il s’imaginait sans peine la pièce du dessus, où il entendait Constance chaque soir se préparer pour se coucher. Il connaissait par cœur son pas fatigué. Le raclement du tabouret devant son bureau qui lui servait aussi de coiffeuse. Le grincement des ressorts de son lit.

Une larme perla au coin de ses yeux et s’échappa jusqu’à son oreiller. Cette proximité le tuait à petit feu. L’interdit de l’approcher, plus encore. La contempler en compagnie de Baptiste avait été le coup de grâce.

Il renifla.

— Liam ? Tu pleures ?

— Pas du tout. Dors, maintenant, ordonna-t-il d’un ton sans appel.

— Bonne nuit, grand frère.

Liam garda le silence. Une deuxième larme roula le long de son visage figé de douleur. Puis une autre... Et une autre... Lorsqu’une réminiscence violente le happa.

Lui, à la chasse avec son grand-père. Tout à son observation et son approche furtive du gibier, il ne vit pas la racine du chêne. Volumineuse. Moussue. Il chuta durement dans un bouquet d’orties. Aussitôt, il cria. Les larmes jaillissaient sans qu’il en ait conscience. Liam ne distinguait que le visage rubicond de son aïeul. La seconde d’après, il se tenait debout, sur la sente. Une gifle magistrale le cueillit.

— Un homme ne pleure pas ! Jamais ! reprends-toi !

La peine qu'il éprouvait se cristallisa au fond de son cœur. Dans la nuit dense, une dernière perle salée glissa le long de sa tempe. « Femmelette » résonnait à ses oreilles en boucle. Il se sentait précisément ainsi face à Baptiste, et il détestait ce sentiment.

D'un coup, ses illusions s'envolèrent. Il comprit dans son entière profondeur la cause de son chagrin. Celui-ci n'était pas seulement dû à la différence de physique entre l'autre et lui.

Aujourd'hui, maintenant, il saisissait qu'il n'aurait jamais l'occasion de glisser sa main dans celle de Constance en public. Ce simple geste lui était formellement interdit. Leur naissance les séparait. Elle les avait toujours séparés ; ils n'avaient juste jamais voulu le voir. Les adultes avaient essayé de les avertir, de les instruire du sens des convenances, mais Liam n'avait pas, jusqu'à présent, intégré aussi profondément leurs conséquences.

Désormais, c'était chose faite.

Chapitre 10 – 1911 – 15 ans

Comme souvent, Liam s'éveilla brusquement. Cette fois-ci, ce n'était pas un bruit quelconque qui l'avait tiré de son sommeil trop léger, mais une pensée : il avait oublié de prévenir les domestiques que son ami Marc passerait l'après-midi ici pour préparer un exposé. Aujourd'hui, jour de repos hebdomadaire pour Mady, ils se contentaient normalement des restes, notamment pour le goûter. Il espéra que Constance trouverait le temps de confectionner une bonne pâtisserie afin d'honorer la présence de son camarade. Pour ce faire, il devait l'avertir au plus tôt.

Liam attrapa son réveil de voyage pour aveugle, qu'il gardait coincé entre son matelas et le mur. Il débloqua le loquet et ouvrit les deux petits battants qui protégeaient le cadran. Le tic-tac résonna à son oreille. Précautionneux, il tâtonna à la recherche des aiguilles afin de lire l'heure manuellement.

Cinq heures dix.

Utiliser un appareil qui ne nécessitait pas de lumière l'aidait dans sa quête de rythme nyctéméral. Parfois, ses nuits étaient si hachées qu'il ne savait plus s'il lui fallait encore dormir ou si le moment de se lever approchait.

Cinq heures dix était l'heure idéale. Constance devait être debout, même s'il ne l'entendait pas, et si elle le pouvait, elle calerait un atelier pâtisserie dans son emploi du temps.

Liam descendit l'échelle dans le noir quasi complet. Grâce à la force de l'habitude, il se drapa de sa robe de chambre, posée sur un cintre sur le portemanteau derrière la porte, et sortit en enfilant ses chaussons d'un geste du pied assuré. Le palier du premier étage s'avéra à peine moins sombre que sa chambre.

Il noua la ceinture de satin autour de son vêtement brocardé et entreprit de descendre, solidement guidé par la rampe. Au rez-de-chaussée, côté cuisine, un rai de lumière filtrait au niveau du détalonnage.

Et une voix d'homme.

— ... battu.

La main rivée à la poignée, il reconnut le soupir de Constance. Liam ignorait quoi faire. La situation se révélait trop incongrue.

— Ne bouge pas.

L'adolescent ne put se contenir plus longtemps. L'inflexion de Consty, à la fois tendre et ferme, piqua sa curiosité. Et autre chose, aussi. Il *devait* savoir. Il poussa la porte sans réfléchir.

La jeune fille sursauta violemment. L'homme, assis sur une chaise, se recula vivement. Pas assez vite. Liam sentit son cœur accélérer comme un fou. La jalousie lui brûla les veines à l'instar d'un poison.

— Liam.

Son regard se détacha de Baptiste pour accrocher celui de son ancienne amie, debout derrière la table. Sa main gauche restait suspendue dans son geste, un torchon mouillé roulé en boule dans le creux de sa paume.

Elle le soignait, comprit-il. *Elle pensait l'œil au beurre noir de... ce salaud*, aurait-il voulu ajouter intérieurement.

Mais la mine défaite du jeune homme de dix-sept ans l'en empêcha. Et puis, son coquard enflait chaque seconde. Le coup était récent.

Liam percuta alors plusieurs choses simultanément : Constance ne l'avait pas appelé « Monsieur » ; Madeleine brillait par son absence, ce qui signifiait qu'ils se côtoyaient sans chaperon ; et Baptiste et elle, à leur éloignement immédiat, savaient qu'ils se tenaient beaucoup trop proches l'un de l'autre.

Elle aurait dû lui donner le torchon et reprendre une distance convenable. Pour ce qu'il en jugeait, le gaillard pouvait tout à fait se servir de ses bras.

Le cœur de Liam dégringola dans ses talons.

Figés tous les trois dans cette cuisine proprette typique de la Belle Époque, le temps continua de s'étirer, tout comme le silence. Liam et Constance ne se lâchaient pas des yeux. Le regard brun de Baptiste voguait de l'un à l'autre.

— Bonjour, monsieur, intervint-il en se levant, comme le voulait la bienséance.

Rien qu'à l'idée de lui accorder une once d'attention supplémentaire, l'estomac de Liam se souleva. Mais il était bien élevé. Il se força donc à tourner la tête vers lui, ce géant aux cheveux blonds, afin de le saluer. Alors qu'il mourait d'envie de le mettre à la porte. De crier à Consty de ne pas se compromettre de la sorte. Que lui, Liam, il...

— Je suis...

— Mon ami Marc sera présent pour la collation de cet après-midi, coupa Liam à l'adresse de Constance.

Elle hocha la tête. Ses taches de rousseur tranchaient sur sa peau pâle. Elle n'avait pas l'air dans son assiette.

— Tout va bien ? s'enquit-il en approchant d'un pas.

Silencieuse, elle opina à nouveau, plus vivement cette fois-ci.

— Souhaitez... Souhaitez-vous manger maintenant ?
Euh... le petit-déjeuner sera prêt dans dix minutes...

Liam, à présent dans la pièce, remarqua les casseroles sur le fourneau derrière lui et, plus loin, le chariot sur lequel Constance empilait bols et couverts. Baptiste l'avait interrompue en plein travail. Quelque part, cette constatation le soulagea. Cette situation se révélait exceptionnelle. Ils n'avaient pas pour habitude de se rejoindre le jour de congé de Madeleine.

Au faciès marqué par l'attente de Consty, Liam retrouva ses mots. Avait-il faim ? Pas du tout, non. Pas après les avoir découverts quasiment l'un contre l'autre, l'épaule de Baptiste collée contre la poitrine de la jeune fille, et elle, penchée sur son visage, la main droite sur sa nuque.

D'un autre côté, dire « oui » revenait à couper court à leur rapprochement.

Baptiste se racla la gorge en prenant son béret râpé par l'usure, qu'il avait abandonné un peu plus tôt sur la table.

— Je vais me contenter d'une pomme, improvisa Liam en avisant la corbeille joliment tressée sur le buffet derrière celle qu'il aimait.

Aussitôt, Constance en attrapa une. Baptiste, désormais debout, les dominait de son mètre quatre-vingt-dix. Consty, trente centimètres de moins que lui, paraissait minuscule. Que dire de Liam, alors ? Comparé au fermier, il ressemblait à une baguette.

Constance lui tendit le fruit rond aussi rouge qu'un coquelicot. Il la remercia tandis que Baptiste replaçait sa chaise. Déboussolée, Constance ne savait pas à qui accorder son attention, son regard naviguait de l'un à l'autre.

Liam et Baptiste se jaugèrent une fraction de seconde. Suffisamment pour que le jeune bourgeois saisisse le dédain du

laitier. Assez pour que le laitier comprenne la tempête émotionnelle qui ravageait Liam.

Les sourcils drus de Baptiste se froncèrent et il croisa les bras sur son torse développé. La bienséance voulait qu'il prenne congé : Liam était ici sous son toit. Le paysan, lui, n'avait rien à y faire. Mais la rivalité entre les deux adolescents saturait progressivement la pièce. Sortir maintenant équivalait à capituler. Constance valait la peine que l'on se batte pour elle, quitte à écorner l'étiquette.

Affolée, la jeune fille ne savait plus quoi faire pour désamorcer cette situation qu'elle ne comprenait pas. Il se jouait manifestement quelque chose, mais elle ne saisisait pas quoi !

Derrière elle, l'horloge carillonna la demie. Cinq heures trente et l'eau ne bouillait toujours pas ! Le gong sonna la reprise du cours de leur vie, à son grand soulagement. Liam la remercia avant de se détourner pour quitter la cuisine. Son visage défait la frappa en plein cœur. Au même instant, Baptiste prit la parole à voix basse :

— On en reparlera, Constance. Mais oui, j'accepte ton aide.

Liam n'avait pas refermé la porte.

— Cela va-t-il aller, pour ton œil ?

Inquiète, elle analysa sa paupière gonflée qui virait au violet foncé. Avec la louche prévue à cet effet, elle puisa de l'eau dans le seau pour en imbiber son torchon. Elle le tendit ensuite à Baptiste.

— Remets encore un peu de froid...

Il lui sourit, de cette contraction un peu tordue qui ne dévoilait pas ses dents. Dans ces moments-là, Constance avait la sensation d'être la meilleure femme que cette terre portait.

— Ne t'inquiète pas pour moi.

Elle lâcha un petit soupir qui signifiait « Cesse donc tes âneries, évidemment que je me fais du souci. Tu t'es bagarré avec ton oncle ! », mais ne dit rien. À la place, elle s'approcha de lui :

— Je te raccompagne.

Cette fois-ci, le fermier lui offrit un large sourire satisfait. Il ouvrit le battant juste derrière lui, alluma et, d'un geste, invita la bonne à passer en premier.

Constance s'apprêtait à déverrouiller l'entrée des domestiques lorsque Baptiste posa sa grande main calleuse sur la sienne. Surprise, elle releva le visage vers lui. Son corps massif formait un rempart avec le plafonnier, de telle sorte qu'elle se trouvait complètement dans l'ombre. Les prunelles noisette du jeune homme accrochèrent le bleu profond des siennes. Puis son regard descendit jusqu'à sa bouche, pour remonter lentement et s'arrimer de nouveau à ses anneaux océaniques.

Le souffle de Constance se bloqua dans sa cage thoracique. Il allait l'embrasser ! Pour la première fois, depuis deux ans qu'il la courtisait, Baptiste allait l'embrasser !

Son cerveau disjoncta.

Le corps massif du laitier sembla englober Constance.

Ses lèvres fines effleurèrent celles, pulpeuses, de l'adolescente.

— À demain matin, souffla-t-il en ouvrant la porte sur l'aube naissante.

La bourrasque fraîche cueillit Constance. Les pieds à nouveau sur terre, elle adressa un signe de la main à son prétendant avant de refermer derrière lui.

Que ressentait-elle ? Elle était bien incapable de le verbaliser. Elle avait chaud dans tout son corps, mais froid dans son cœur. En remontant à l'étage, elle avait l'impression de marcher sur des petits nuages, tout en portant un sac de plomb sur les épaules. Revenue dans la pièce, elle avisa la porte de la cuisine toujours ouverte. Songer à Liam compressa sa poitrine.

Quelqu'un descendait les escaliers. Elle reconnut les pas de son ancien ami. Elle ne bougea pas, incapable de contenir la vague d'espoir puissante qui lui coupait presque les jambes. Liam allait venir. Ils parleraient. Enfin. Après deux ans à s'ignorer, alors qu'elle souffrait terriblement de cette situation... La surprendre avec Baptiste lui avait peut-être fait l'effet d'un électrochoc ? Peut-être avait-il réalisé qu'elle lui manquait ?

Sans un regard pour elle, l'adolescent s'arrêta dans le petit hall, enfila les chaussures qu'il utilisait pour la gymnastique au collège et sortit sans un bruit.

Elle pinça ses lèvres l'une contre l'autre.

Ces mêmes lèvres que Baptiste avaient touchées des siennes. Juste après avoir accepté son aide à la ferme, chez lui. L'excitation bouillonna dans son ventre. Mais l'attitude étrange de Liam la hantait. L'adolescente ferma les paupières, comme pour se couper de ce monde, de cette réalité qu'elle supportait de moins en moins.

— Où étais-tu, fils ?

— Je suis allé courir, père.

Liam, en nage, essuya d'un revers de manche son front luisant. Jeanne, attablée, fronça son nez aquilin en signe évident de dégoût. Son enfant puait et poissait. La course à pied demeurait rare. Liam la pratiquait en tant qu'écolier, mais de là à prendre cette initiative sportive un dimanche...

Son père le détaillait, dans l'expectative. Que pouvait répondre le jeune homme ? Qu'il avait surpris celle qu'il aimait au chevet d'un autre ? Probablement son futur mari ? Qu'elle s'inquiétait pour lui ? L'avait raccompagné ? S'était sciemment isolée avec lui ? Que leur tête-à-tête avait duré bien trop longtemps pour rester vierge de tout soupçon ?

Liam avait couru. Ou plutôt, il avait fui. Fui son cœur en lambeaux, sa jalousie infecte et sa tristesse douce-amère. Si cela l'avait calmé un peu, à présent qu'il se tenait à nouveau sous ce toit, il sentait le chagrin revenir, s'immiscer sous sa peau, ramper jusqu'à son organe vital.

Instinctivement, il se retourna. Constance, derrière son chariot de service, droite dans sa robe noire de domestique et son impeccable tablier blanc, attendait qu'il se décale pour pouvoir pénétrer dans le salon-salle à manger. Elle gardait la tête légèrement baissée. Cela soulagea Liam et le peina tout autant. Il avait besoin d'un contact visuel avec elle même si celui-ci le dévasterait. Décontenancé par tous ces paradoxes, il lâcha un discret soupir.

— Apportez-moi de l'eau chaude dans ma chambre, s'il vous plaît.

Il n'avait même pas réussi à prononcer son prénom.

Elle hocha imperceptiblement la tête.

— Viens petit-déjeuner après ta toilette, lui ordonna William en retournant à sa tranche de jambon.

En tant qu'Anglais, il ne badinait pas avec ce repas. Si Liam refusait, sa famille soupçonnerait que quelque chose clochait. Elle s'en doutait déjà suffisamment sans qu'il le confirme... Il ne pouvait rien avaler, mais il accepta malgré tout.

— Vous lui laisserez une assiette, Constance. Vous pourrez la débarrasser plus tard. Dans l'immédiat, nous n'attendons pas de visite et votre emploi du temps est chargé.

— Bien, Monsieur.

Liam se déplaça enfin, permettant à l'adolescente de poursuivre son service. Ses chaussures à la main, il grimpa les marches deux par deux jusqu'à sa chambre, où il les rangea dans le bas de son armoire.

Il ne lui restait plus qu'à éviter Constance lorsqu'elle ramènerait son seau d'eau chaude et à prétexter une fatigue passagère pour ne pas sortir de cette pièce de la matinée.

Chapitre 11 – 1911 – 15 ans

Jeanne, attablée dans la salle à manger, laissait son regard errer dehors. La surélévation du rez-de-chaussée d'environ un mètre par rapport à la rue permettait de préserver une relative intimité. Jeanne avait donc ouvert les voilages afin de gagner en luminosité. L'ouvrage qu'elle crochetait s'avérait particulièrement ardu, elle l'avait imaginé sur un châte d'été. Si ses amies l'appréciaient, l'usine de son mari sortirait quelques pièces de tissu qu'elle ornerait avec ses créations uniques.

Pour le moment, cela dit, Jeanne Roy ne pensait plus au crochet inerte entre ses doigts fins. La grisaille, trop souvent présente ces derniers temps, l'accablait. Sa plaine drômoise ensoleillée lui manquait.

— Mère ?

Liam l'observait depuis le seuil. Il n'aimait pas la voir ainsi, presque abattue, alors qu'elle paraissait toujours si maîtresse d'elle-même.

— Oh ! mon chéri ! Tu m'as surprise.

Il s'approcha à pas mesurés en la dévisageant.

— Tout va bien ? s'enquit-il, soucieux.

Elle lui adressa un sourire triste.

— Je pensais à ton grand-père Louis et à ma maison natale.

En tant qu'unique héritière et vivant si loin, Jeanne, sur ordre de William, avait vendu la demeure valentinoise. Un crève-cœur pour elle, qui y avait passé son enfance seule avec son père adoré avant de partir en pension, et qui n'y était pas retournée depuis longtemps. Mais elle n'avait pas eu son mot à

dire. D'autre part, les domestiques avaient tous été renvoyés lorsque l'aïeul était venu s'installer ici pour les ultimes années de sa vie. Sa fille avait espéré que la joie de vivre de ses trois petits-enfants l'aiderait à surmonter sa dépression, mais malgré un regain d'énergie, son mental n'avait ensuite fait que chuter.

— Vous auriez aimé y aller une dernière fois, n'est-ce pas ?

Jeanne acquiesça, peu étonnée par la perspicacité de son fils. Liam était le plus observateur des trois, bien que Florent affinât sa perception de jour en jour.

— Cela est terminé. Après trois ans à se débattre avec l'administration, nous avons trouvé un acquéreur.

Liam nota la moue peinée de sa mère, qu'elle avait cependant bien vite camouflée en baissant la tête. Elle faisait désormais mine d'examiner son ouvrage et de compter les mailles.

— Et toi, mon fils ? Comment...

— Maman, les coups Constance d'une voix un peu forte depuis la cuisine à la porte ouverte. Je pars chez Baptiste. Je rentrerai pour la tombée de la nuit.

Tout occupée à enfiler son chapeau de pluie aux nuances beiges, la jeune bonne ne s'était pas aperçue qu'elle avait interrompu la conversation de Liam et Jeanne. L'adolescent se força à se détourner.

— J'ai l'impression que tu ne vas pas très bien, en ce moment, poursuivit Jeanne un ton plus bas.

C'était vrai, bien sûr. Depuis qu'il avait dérangé Constance et Baptiste, l'autre matin dans la cuisine, tout s'était accéléré : le père du laitier était décédé deux semaines plus tard ; Consty passait ses journées de congé chez lui. William et Jeanne en parlaient librement lors des dîners. Liam savait que le jeune

homme faisait tourner la ferme, épaulé par son oncle qui avait hérité en attendant que Baptiste atteigne la majorité. La mère, paraissait-il, demeurait alitée en quasi-permanence, défaite par le chagrin. Pour le moment, la famille proche aidait encore un peu, tout comme Constance. Mais bientôt, chacun devrait retourner à ses occupations, plus loin dans la campagne. Ne resterait plus que Consty. Nul besoin d'être devin pour envisager la suite : Baptiste l'épouserait sans aucun doute au plus vite. Il le pourrait si sa propre génitrice et Madeleine en donnaient l'autorisation.

Liam sentait une pointe acérée percer son cœur chaque fois qu'il y songeait. À son grand dam, trop souvent.

— Je vais bien, mère, ne vous en faites pas.

La porte de la cave claqua.

Constance partait.

— Me permettez-vous de jouer un air qui vous remontera le moral ?

Liam désigna le piano droit positionné contre le mur, entre la table et la cheminée.

— Avec plaisir, mon chéri. Je te remercie de ta sollicitude.

Liam lui adressa un sourire. Elle l'ignorait, mais elle venait de lui offrir une échappatoire à sa propre douleur. Celle qu'il devait cacher, endurer en silence.

Constance termina son heure de marche sous un timide rayon de soleil. Moins de cinq kilomètres séparaient la demeure cossue des Roy de la ferme des Berger. Constance aimait ce temps de promenade qui lui permettait de profiter de la nature sans trop cogiter.

Au loin, parmi l'herbe grasse de Normandie, les laitières paissaient tranquillement. Une silhouette à cheval faisait le tour du troupeau. En plissant les yeux, elle ne parvint pas à l'identifier, car Gilbert, l'oncle, et Baptiste possédaient la même carrure. La monture vira et entreprit de s'approcher d'elle au galop. Aussitôt, des mottes de terre volèrent autour du cavalier. Constance espéra qu'il s'agissait de son prétendant. Elle n'appréciait pas Gilbert, ses regards en douce la répugnaient.

Très vite, elle avait demandé à Baptiste de ne pas la laisser seule avec lui. Il s'était empressé d'accepter, bien que les occasions pour un tel évènement ne se soient pas encore produites. Selon les confidences du garçon, il ne s'était jamais senti proche de son oncle, mais depuis qu'il l'avait surpris débraillé dans la grange en compagnie de sa mère, alors même que son propre frère était mourant, Baptiste le détestait purement et simplement. Ils s'étaient battus. Constance avait soigné son coquard...

— Bonjour, Constance.

Baptiste mit pied à terre. Son sourire dévoila ses dents un peu tordues. Il attacha la bride de son cheval à la barrière, puis se glissa par en dessous. Aussitôt, une odeur violente de sueur et de bestiau frappa la jeune fille. Elle fronça le nez, encore peu commune avec ces fortes fragrances.

M'y habituerai-je seulement un jour ? songea-t-elle en se décalant légèrement.

Baptiste s'accouda aux poteaux de bois imbriqués entre eux ; Constance l'imita. En face d'eux, le pâturage s'étendait sur près d'un hectare. Derrière, une forêt le bordait. Tout ce vert lui paraissait presque luxuriant. Les pluies de cette dernière semaine y étaient sans conteste pour beaucoup.

Baptiste se tourna à demi vers elle.

— Ma mère s'est levée ce matin.

— Oh ! Quelle bonne nouvelle !

Il acquiesça, gardant néanmoins le pli soucieux qui barrait son front depuis des mois ; depuis que son père, rongé par un cancer, n'était plus parvenu à quitter son lit.

— Gilbert s'occupe de la tournée du petit-lait. Et mes sœurs sont étonnamment sages...

Le petit-lait... Voici une odeur rance qui accrochait les vêtements et la peau aussi bien que l'ammoniaque. Constance avait failli vomir la première fois que Baptiste était rentré de cette livraison matinale.

— ... ce qui signifie que nous pouvons... prendre un moment...

La gêne fit bégayer le garçon. Le cœur de Constance s'emballa. Voilà plusieurs semaines qu'elle venait aider ici, mais la charge de travail était telle que Baptiste et elle ne se côtoyaient pas réellement. À vrai dire, Constance passait son temps dans la cuisine sombre aux murs noircis par la suie ou bien dans la cour, à battre les vêtements de la famille ou s'occuper des bêtes. Les trois fillettes, âgées de trois, cinq et six ans, lui demandaient également une énergie considérable.

Cette discussion... ils devaient bien finir par l'avoir. Constance le savait, mais elle n'avait jamais réussi à l'imaginer.

— La journée sera douce, badina-t-elle pour mettre un terme au flottement qu'elle percevait entre eux. Elle marque sûrement la fin de l'été.

— Bientôt, il faudra rentrer les bêtes pour l'hiver.

Baptiste gardait cet air sérieux qui avait toujours plu à Constance. Elle leva un regard tendre vers lui, mais il continuait de fixer les bovins, un peu plus loin. L'adolescente admirait sa

façon d'anticiper le travail, signe qu'il excellait dans son métier. Son père était peut-être parti trop tôt, mais il avait transmis à son aîné une solide base de connaissances.

— J'ai pensé...

Pourvu qu'il n'évoque pas le mariage.

Sa propre réflexion consterna Constance. En tant que jeune fille, elle devait y méditer !

— Les industries sont de plus en plus vastes et cassent les prix... Bientôt, les gens arrêteront d'acheter aux fermiers. La tournée du lait fonctionne encore ici parce que nous sommes un village et que mon troupeau est plutôt petit, mais pour survivre, je dois agrandir mon cheptel. Et vendre aux usines.

— Euh... bien sûr.

— Mon père le voulait. Nous avons commencé à envisager la suite... Emprunter à la banque ou nous séparer de quelques ares pour acheter de nouvelles têtes. Mais cela signifierait embaucher un garçon de ferme ou faire venir l'électricité et installer des machines. À deux, mon oncle et moi ne pouvons pas assurer davantage de travail.

— Je comprends. Vos journées sont éreintantes. Je n'avais jamais imaginé un tel rythme.

— Et... cela te plaît-il ?

On y est.

La gorge de Constance se serra.

— Ce n'est pas moi qui l'assume ! plaisanta-t-elle, embarrassée.

Baptiste lui coula un regard en coin. Il ne souriait pas. Apparemment, il n'appréciait guère qu'elle tente d'esquiver son interrogation.

— Nettoyer les instruments, les récipients, les étables..., énuméra le garçon en dégageant d'une pichenette un gendarme égaré sur sa large main.

Il nommait les tâches des femmes dans les fermes. Celles dont Constance s'était acquittée après les avoir apprises des tantes et des cousines de Baptiste. Il y en avait encore tant d'autres...

— Tu es travailleuse, Constance.

Évidemment ! Elle avait conscience de sa valeur. Constance était méticuleuse. Mais se voyait-elle les pieds dans la bouse et les mains dans le lait caillé toute sa vie ? Elle ne pouvait résumer le quotidien de la sorte, bien entendu. Pourtant, dans le fond, c'était bien ainsi qu'elle le percevait. Il y avait autre chose cependant. Le chant des oiseaux qui explosait au petit matin. Le ballet des chauves-souris à la tombée de la nuit. La collecte des œufs des poules avec les trois petites sœurs de Baptiste. Leurs rires carillonnants. Et toujours, ces vastes espaces herbeux, si beaux. Ils apaisaient son cœur meurtri par l'éloignement de Liam et les disputes avec Madeleine.

— Tu...

Constance posa sa paume sur les doigts de Baptiste. L'adolescent ne termina pas sa phrase, trop surpris par ce rapprochement. Lorsqu'il baissa ses prunelles brunes balayées par ses longs cils noirs sur elle, Constance le trouva mignon. Non pas beau, comme Liam. Mais qui pouvait égaler le jeune bourgeois ?

— Ton domaine est magnifique, Baptiste. Tu es travailleur et intelligent, je ne doute pas que tu le feras fructifier.

— Mais... ? devina le garçon.

— Mais je ne sais pas encore si j’y ai ma place.

Baptiste s’arracha de sa main pour glisser un bras autour de la taille de Constance. Il l’attira contre lui sans ménagement et se rua vers son visage. Un goût d’urgence explosa contre la bouche de la jeune fille. Elle ouvrit les lèvres pour accueillir la langue chaude et parfumée de l’homme qui la courtisait depuis ses treize ans. Elle ignorait que l’on pouvait embrasser ainsi, aussi profondément. Elle méconnaissait tout de ces choses-là. Elle se laissa faire, mi-interdite, mi-excitée.

— Je te rendrai heureuse, Constance. Et je sais que tu auras des idées pour la ferme, je sais que tu te retrousseras les manches quand il le faudra. Pour le domaine. Pour nos enfants.

Une boule d’émotions écrasa son estomac. Elle se dégagea, déboussolée.

Nos enfants ?

Elle avait quinze ans !

Mais elle comprit. Elle comprit que si elle donnait son feu vert à Baptiste, il demanderait sa main prochainement. Certes, ils ne seraient que fiancés, mais cela l’impliquerait encore davantage à la ferme. Jusqu’à ce qu’ils soient en âge de fêter leurs noces... Il l’avait parfaitement résumé : elle était capable de gérer un tel domaine. Pour lui, son mari. Pour ses enfants, pour leur assurer un avenir, évidemment. Mais... et elle ?

Dans une prise de conscience aiguë, Constance réalisa qu’elle n’aurait rien. Jamais. Elle aurait beau développer cette terre, elle ne lui appartiendrait pas. Elle aurait beau aimer ces murs, elle n’en hériterait pas. Elle aurait beau se casser le dos dans ces étables, rien ne lui reviendrait. Même son nom, bientôt, ne serait plus le sien. Sa descendance, qu’elle porterait,

mettrait au monde, nourrirait... n'afficherait pas son propre patronyme. D'elle, il ne resterait rien.

Nulle part.

Parce qu'elle était née femme.

Une question simple lui vint alors à l'esprit : puisque telle était sa destinée, préférerait-elle se tuer à la tâche dans une ferme ou dans une demeure aisée ?

Un sinistre sentiment d'injustice balaya Constance. Sentiment qu'elle ne connaissait que trop bien pour l'avoir expérimenté auprès de Ian et Liam, plus jeune. Aux côtés de Baptiste, elle le percevait puissance dix.

Elle ne pouvait se résoudre à décider de son avenir maintenant. Pas avec cette colère qui sourdait en elle. Pas avec ce désir violent d'indépendance pourtant impossible. Ses aspirations n'étaient tout simplement pas compatibles avec la vie imposée par la société. À moins qu'elle ne devienne vieille fille, chose qu'elle redoutait par-dessus tout. Elle ne voulait ni finir seule ni être moquée.

Devant son mutisme, Baptiste soupira :

— Rentrons. Si mon oncle arrive avant nous, il pourrait jouer de sa mauvaise langue pour nous nuire. Et puis ma mère pourrait décider de se recoucher en laissant mes sœurs sans surveillance.

Il repassa sous la clôture et enjoignit à Constance de le suivre. Il se hissa en selle. L'adolescente remonta ses jupes pour escalader à moitié la barrière, Baptiste la soutint et elle s'installa sur la croupe. En nouant ses bras autour du ventre du jeune homme, elle perçut sa chaleur et la rougeur qui s'épanouissait sur sa nuque. Constance n'aurait peut-être pas dû agir si spontanément. Après tout, une fille bien élevée ne grimpait ni

ne retroussait sa robe. Elle ne passait pas non plus du temps avec son courtisan sans chaperon...

— Tiens-toi bien.

Constance raffermit sa prise. Sous ses doigts, elle sentit les abdominaux du fermier se contracter tandis qu'il lançait la monture au pas. Cette sensation finit de la dérouter.

Non, elle ne souhaitait pas vivre isolée comme Madeleine. Mais elle refusait de perdre sa liberté.

Chapitre 12 – 1911 – 15 ans

Constance était partie.

Partie.

Depuis, Liam ne parvenait plus à sourire. C'était ce qu'il lui semblait, du moins. Sa famille et ses amis s'étaient inquiétés les premières semaines. Puis ils avaient fini par accepter. Seul Marc continuait à lui répéter régulièrement qu'il pouvait compter sur lui. Ah ça ! Liam le savait. Mais la cause de sa tristesse touchait un sujet si tabou qu'il ne pouvait tout simplement pas le verbaliser.

Une fois ou deux, lorsque Constance se rapprochait davantage de Baptiste, Liam avait songé qu'il vivrait certainement mieux sans sa présence permanente sous le même toit. Mais tandis que les De Lamiton, leurs voisins, partageaient leurs longues soirées d'hiver, il regrettait cette idée. Il préférerait encore habiter aux côtés de Constance en se forçant à l'ignorer plutôt que loin d'elle.

Si, au début, la jeune fille avait pris soin d'écrire à sa mère régulièrement, ses missives s'espaçaient avec le temps. À moins que Madeleine ne les évoque plus, mais cela aurait étonné Liam. Il connaissait ses parents et le lien qui les attachait à la bonne : ils demandaient forcément des nouvelles de Constance, et c'était le genre d'informations qu'ils dispensaient à leur progéniture.

Liam ne voyait qu'une seule explication à cet éloignement : Constance aimait sa nouvelle vie. Là-bas, à la capitale, avec sa grand-mère Marie.

Les voisins applaudirent bruyamment. La soirée devinettes battait son plein, mais Liam ne parvenait pas à s'intégrer et apprécier les jeux, pourtant drôles.

Il pensait à Constance. Sans cesse. Chaque jour passé agrandissait le gouffre béant dans son cœur.

Que faisait-elle en cet instant ? Lui manquait-il autant qu'elle lui manquait ? Si seulement il n'avait pas réagi si bêtement deux ans plus tôt, lorsque Baptiste avait commencé à la courtiser... Liam aurait aimé remonter le temps pour poursuivre leurs rencontres secrètes dans la bibliothèque malgré sa jalousie.

Nouvel éclat de rire. Il sursauta. La fille des voisins, Marie-Charlotte, de trois ans son aînée, le choisit comme partenaire de mime. Ses bouclettes savamment coiffées voltigèrent autour de son visage rond lorsqu'elle se leva. Liam quitta le sofa tel un bagnard embarquant dans un bateau-cage. Au passage, Ian lui adressa un regard courroucé. Bien sûr, vu leur âge rapproché, Marie-Charlotte aurait dû opter pour lui plutôt que pour le cadet de la famille Roy. Si seulement Ian avait su...

Constance frissonna. Elle se drapa dans son châle de laine épaisse, cadeau de ses patrons au Noël précédent. Elle expédia sa toilette tant l'eau de la cuvette se révéla glaciale : les picotements sur son visage lui arrachèrent presque une larme de douleur. La buée sortait par petites vagues rapides de sa bouche aux lèvres gercées. Pourtant, en cette aube de l'hiver 1911, Constance ne voulait pas se trouver ailleurs qu'ici, chez ses nouveaux employeurs, près de sa grand-mère atteinte de tuberculose.

La jeune fille, malgré le froid intense, ouvrit en grand la minuscule fenêtre de sa chambre de bonne. Son travail de

commis pour une famille nantie lui permettait de grappiller quelques heures quotidiennes afin de profiter de Marie. Elle était mal payée, mal logée, mais rencontrer pour la première fois un membre de sa lignée lui offrait l'endurance nécessaire pour supporter ces mauvaises conditions.

Elle traversa les couloirs étroits et sombres jusqu'à des escaliers aux mêmes caractéristiques. Enfin, elle arriva à la cuisine, vaste pièce au sous-sol de cette habitation richissime. Elle se décrispa au contact de l'air chaud soufflé par les fours. Une odeur de pain la cueillit. Comme d'habitude, les autres domestiques ne lui adressèrent pas un bonjour. Malgré deux mois passés et un ouvrage impeccable, elle demeurait « la Normande ». Celle qui venait d'un petit village proche du Havre, certes, mais pas de cette ville portuaire qui faisait la fierté de la France. Côtoyer une tuberculeuse n'arrangeait pas sa réputation de bouseuse. Constance le savait et s'en fichait royalement : elle était ici pour découvrir sa grand-mère, sa famille. Pas pour copiner. Elle ne s'y trompait pas, ses amies se trouvaient là-bas, chez elle, dans sa campagne.

Elle avala sur le pouce son petit-déjeuner, une tasse de café accompagnée de deux grosses tartines de beurre (jamais assez salé, le beurre !) et enfila son tablier immaculé. Une montagne de pommes de terre l'attendait déjà... Plus vite elle finirait, plus vite elle rejoindrait Marie !

— Ah ! Tu me rappelles ton grand-père ! Cesse donc de ressasser, cela ne réglera pas tes problèmes !

Constance se retint de lui répliquer qu'elle n'en savait rien. Marie possédait un sale caractère, toujours une remarque acerbe en bouche. Leurs rapports, au début, avaient été houleux. Puis, Constance avait compris que la dame d'une

cinquantaine d'années (elle en paraissait facilement quinze de plus) se protégeait.

Trop heureuse qu'elle évoque un membre de sa famille, Constance sourit :

— Parfois, il vaut mieux réfléchir que d'agir.

Marie la transperça de son regard aussi bleu que le sien.

— Ne me prends pas pour une idiote. Je sais bien quand tu ressasses et quand tu cogites. Tu as le même pli entre les sourcils que François.

Elle accompagna d'un geste de l'index son explication. Constance haussa les épaules, signe qu'elle capitulait.

— Au moins, tu n'es pas aussi entêtée que ta mère.

Facile de ne pas l'être, s'amusa l'adolescente en songeant à Madeleine.

Par moments, elle lui manquait. Après tout, Constance ne s'était jamais éloignée d'elle avant ce voyage. Elle se souvenait de sa crainte subite, lorsqu'elle s'était retrouvée devant ce monstre de fer sur rails. Sa mère avait dû la pousser pour qu'elle se décide enfin à monter dans le wagon.

— Allons, s'il est fiable, il t'attendra.

Effarée, Constance contempla son aïeule. De quoi, ou plutôt, de qui parlait-elle, au juste ?

— Ne me regarde pas avec ces yeux de merlan frit !

Une quinte de toux l'obligea à se courber en deux. Depuis quelques jours, les glaviots que Marie expectorait se teintaient de rose. Mauvais signe, selon le médecin.

Marie referma son mouchoir d'un geste vif. Elle se redressa tant bien que mal sur son banc, sur lequel tombait un

rayon de soleil qui la réchauffait à peine. Elle avait toujours moins froid que dans son taudis humide.

— À cet âge, seul un garçon peut nous rendre si inquiètes. Eh ! J'ai eu quinze ans, moi aussi !

Liam.

Il était là, tout le temps, présence constante dans ses arrière-pensées. Il finissait invariablement par revenir sur le devant de la scène. De plus en plus souvent, Constance se l'admettait.

La jeune fille haussa à nouveau les épaules. Son visage se ferma.

— Comment s'appelle-t-il ? insista l'aïeule en resserrant le nœud de son fichu sous son menton.

Les bourrasques rafraîchissaient.

Elle aurait dû répondre « Baptiste », mais elle répugnait à mentir à sa grand-mère. Marie avait renié Madeleine lorsqu'elle était tombée enceinte hors mariage. Toute la famille avait suivi son exemple. Constance avait souffert son enfance entière de ce manque. Elle n'avait jamais compris pourquoi elle devait subir l'isolement de sa génitrice alors qu'elle n'y était pour rien. Son seul délit était d'être née. Cela n'en était pas vraiment un, n'est-ce pas ?

Lorsque Marie, sentant la mort approcher, avait écrit à Mady quelques mois plus tôt qu'elle désirait connaître son unique petite-fille, Constance avait cru défaillir. Cette rencontre, elle ne l'espérait plus. Et pourtant ! Elle se trouvait là, près d'elle, sur ce banc parisien en mauvais état.

— Alors ?

— Grand-mère, s'il te plaît. Je ne peux rien te dire.

Son cœur s'emballa. Elle ne voulait pas se fâcher avec elle, mais si Marie insistait encore, Constance ne pourrait pas l'éviter.

— Un amour secret ?

Le ton de l'aïeule l'interpella. Tristesse. Regret. Colère. Dépit.

Elles plongèrent mutuellement dans leurs iris si semblables, reflet de leurs âmes tourmentées.

— Promets-moi simplement qu'il n'est pas ton employeur.

Comment avait-elle deviné ? Constance sentit chaque trait de son visage se décomposer. En miroir, les rides déjà creusées de Marie accusèrent le coup.

— Non ! Cela ne recommencera pas !

L'emportement lui valut une quinte de toux caverneuse à en faire pâlir un pneumologue. Constance posa une main affolée sur l'épaule de Marie, mais cette dernière se dégagea.

— Finalement, tu lui ressembles bien plus que ce que je pensais, cracha la vieille.

Sa paume se plaqua contre sa bouche tandis que Constance, grâce à ces quelques mots dédaigneux, voyait s'imbriquer les pièces du puzzle de sa conception. C'était si soudain ! Non... Elle se trompait forcément. Elle espérait tant percer ce mystère qu'elle interprétait la moindre parole... Elle bégaya :

— Tu veux dire que...

Marie, déjà debout et prête à partir, fit volte-face en entendant la voix pleine de sanglots de sa petite-fille.

— Mon père est... Il était... Il employait maman ?

L'ire déserta la grand-mère. Ses épaules s'affaissèrent.

— Elle ne t'a rien raconté, hein ?

— Jamais.

Ce simple mot recelait la détresse accumulée par Constance sur près de quinze ans. Combien de questions avait-elle posées à Madeleine ? Combien de gifles avait-elle essuyées à force d'insister ? Elle avait besoin de savoir d'où elle venait ! Un besoin vital, qui provenait de ses tripes, de comprendre qui elle était. Mais sa mère le lui avait toujours refusé.

Aujourd'hui, Constance avait reçu plus d'informations sur ce sujet que ce qu'elle avait escompté. Quelque part, c'était grâce à Liam...

En songeant au garçon, ses larmes redoublèrent. Tout se bousculait dans son cœur. Elle n'eut soudain plus qu'une hâte : tout lui raconter. À lui. Rien qu'à lui. Elle ignorait d'où lui provenait un tel souhait, alors que deux années s'étaient écoulées depuis leur dernière discussion. D'un trop-plein d'émotions, certainement. Et de ce manque intense qui pulsait au fond de son cœur.

Marie se rassit lourdement à ses côtés. Constance enfouit son visage entre ses mains, incapable de s'arrêter de pleurer.

— Cesse donc de te donner en spectacle.

La jeune fille mobilisa sa volonté, un sanglot coincé en travers de la gorge. Elle reconnaissait bien la froideur familiale.

— Raconte-moi, supplia-t-elle.

— Parle-moi d'abord de ce garçon. Se trouve-t-il ici ou là-bas ?

Constance hésita. Si elle se confiait et que Marie divulguait son secret... Madeleine ne la laisserait plus remettre

un pied au manoir des Roy. D'un autre côté, mis à part aimer Liam, elle ne faisait rien ! Elle ne pouvait pas renoncer à son histoire personnelle pour les préserver. Il n'y avait rien entre eux. Strictement rien.

— Liam est le fils de William et Jeanne Roy.

— Là-bas, donc. Ainsi, vous vous côtoyez quotidiennement ?

— On ne se parle pas, grand-mère.

Constance renifla de façon peu élégante. Elle se trouvait dans un tel état de nerfs qu'elle s'en ficha éperdument.

— Enfin, il me donne un ordre de temps en temps, bien sûr. Voilà tout.

— Tu n'as pas d'aventure avec lui ? T'observe-t-il avec insistance ?

À un autre moment, la jeune fille aurait pu être surprise, voire choquée, de l'interrogatoire sans détour de son ancêtre. Elle était si stupéfaite des révélations passées et à venir qu'elle n'en fit pas cas.

Elle secoua la tête négativement.

Elle faillit dévoiler que Liam et elle s'entendaient bien, avant. Qu'ils avaient pour ainsi dire été élevés ensemble. Jusqu'à ce que leurs parents les séparent.

— Écoute-moi bien, Constance. Je vais te dire ce que j'aurais dû dire à ta mère lorsqu'elle avait ton âge.

Les remords percèrent, mais Marie se reprit aussitôt. Elle baissa la voix pour les isoler du reste des badauds :

— Tu es une brave et jolie fille. Ce fils de bourgeois, tu me sembles très attachée à lui. Trop. Beaucoup trop. Il le

remarquera forcément et finira par en profiter. Non ! Ne nie pas. C'est ainsi que ce genre de chenapans fonctionne. Ils présentent bien parce qu'ils sont bien nés, mais ils n'ont pas deux sous de morale. Encore moins avec une fille du peuple, Constance. Ce que je vais te révéler te fera mal, mais pour lui, tu n'es qu'une bonniche. Une femme vouée à le servir. Il abusera de toi, de ton innocence, à la minute où il s'apercevra de son magnétisme sur toi. Ne le laisse jamais approcher. Ce sera dur, mais je sais que tu y parviendras. Contrairement à ta mère à ton âge, tu es plus intelligente, plus réfléchie. Retiens bien une chose : peu importe ce qui se passe entre vous, tu seras en tort. L'unique fautive sera toi parce que tu es une femme et parce que tu es pauvre.

La leçon de Marie ricocha sur Constance aussi sûrement qu'un galet plat correctement lancé à la surface d'un lac. Elle avait décroché à « chenapan ». Liam avait des défauts (et elle le connaissait assez pour les citer), mais son sens moral s'avérait irréfutable. Au moins, le laïus de sa grand-mère lui avait-il permis de reprendre contenance.

— Qui est mon père ? demanda-t-elle posément.

Marie soupira. Elle cracha un mollard sanguinolent au pied d'un platane avant d'avouer :

— Il avait une quinzaine d'années de plus que ta mère. C'était son deuxième employeur. Récolter les fleurs ne lui convenait pas... Madame voulait servir dans une maison. Et pas n'importe laquelle ! Il ne lui a pas fallu deux semaines pour revenir des étoiles plein les yeux... Si j'avais su ! Ah ! J'ai compris, ensuite, comment elle avait obtenu ce si bon poste sans presque aucune expérience !

— Comment ? osa Constance, suspendue aux lèvres de sa grand-mère.

— Madeleine était de ces filles pleines de charmes, aux formes arrondies alors même qu'on ne mangeait pas souvent de la viande, à la maison ! M'enfin... elle était comme toi. Nous, les femmes du peuple, nous ne sommes pas faites pour les robes corsetées aux jupons froufrounants. C'est d'ailleurs ce qu'ils aiment, ces gentilshommes, nos monts et nos vallées...

Deux canailles se retournèrent en passant près d'elles, les yeux ronds comme des soucoupes. Constance se garda d'interrompre Marie. Elle buvait chacune de ses paroles, même si elle ne se sentait pas vraiment concernée. Elle portait un corset, comme tout le monde ! Certes, ses seins et ses hanches se galbaient à vue d'œil, mais il ne lui semblait pas attirer davantage l'attention des hommes... Enfin, pour ce que cela l'intéressait de toute façon...

— Elle a mis moins de trois mois à tomber enceinte.

Le ton acide fit déglutir Constance avec peine. Malgré tout, elle n'aimait pas entendre parler de sa mère avec si peu de respect. Même si elle commençait à saisir que Madeleine s'était fourvoyée.

— Un matin, je l'ai retrouvée la tête dans une bassine à pleurnicher. J'ai su. Rien qu'à l'observer lutter contre les nausées en geignant, j'ai compris qu'elle était enceinte. Et qu'il n'y aurait pas le moindre anneau à son doigt avant la naissance du bébé.

Marie darda sur elle un regard bourré de rancœur. Constance allait presque s'excuser lorsqu'elle se reprit. Ce n'était pas de sa faute !

Elle redressa la tête :

— Donne-moi son nom.

— Hors de question. Ce n'est pas à moi de te le révéler. Si je te raconte cette histoire, ton histoire, c'est uniquement pour

que tu ne commettes pas la même erreur que ta mère. Cette idiote incapable de voir que sa fille tombe amoureuse d'un homme inaccessible. Comme elle.

— Ils s'aimaient ?

— Stupide oie !

L'air, en passant par les voies respiratoires malades de Marie, siffla.

— Il n'y avait pas de romance là-dedans.

Sous le regard outré des badauds, la vieille se calma. En apparence seulement, car son ton demeurerait aussi venimeux qu'une vipère :

— Elle est revenue avec une lèvre fendue. La marque bien placée de l'alliance de son patron, ricana-t-elle. Deux semaines plus tard, un garçon d'écurie lui portait un billet de train.

*

— Aïe !

— Crétine !

Constance fusilla du regard la cuisinière. D'un geste, elle enroula son index dans son torchon et comprima sa blessure.

— Les panais ne vont pas s'éplucher tout seuls, grogna la matriarche.

Ses traits affaissés répugnaient Constance. Si la méchanceté s'inscrivait sur le corps, cette femme l'incarnait.

Tu es laide et malveillante, songea l'adolescente.

Elle jeta un rapide coup d'œil à sa plaie, qui s'arrêtait de saigner. Il n'y avait pas un bandage à disposition alors qu'une armée de marmitons maniait des couteaux aiguisés à longueur de journée. Constance n'était pas la première à se couper, loin de là. Elle avait juste la tête dans les nuages. Pas de quoi lui servir ces remarques acerbes.

La cheffe ouvrit à nouveau la bouche pour la réprimander, mais Constance la devança :

— Je pars dans deux semaines. D'ici là, je devrais trouver le temps de préparer tes fichus panais.

Le silence s'abattit sur la cuisine. Constance prit conscience de son ton et de ses paroles irrespectueuses trop tard.

— Tu viens de dire adieu à ta lettre de recommandation, insolente !

— Je n'en ai pas besoin.

Constance devait se taire. Urgemment. Mais répondre, se rebiffer, lui procurait une telle légèreté ! En s'opposant à cette vieille garce, elle avait la sensation de se dresser face à son destin.

Elle avait toujours plié l'échine et obéi, à sa mère principalement. Ce jour-là, en échangeant avec Marie, elle avait senti quelque chose se briser en elle. Probablement le lien tissé par la crainte de se faire battre ou d'être rejetée par sa maman en cas de mauvaise conduite. Apprendre la bévue de Mady avait en quelque sorte libéré Constance du poids de la perfection. Sa mère avait commis une monumentale erreur. Constance avait le droit, elle aussi, de ne pas être parfaite. Elle avait le droit de ne pas tout réussir. D'avoir un moment tête en l'air et de se couper, par exemple.

Le faciès rubicond de la vieille rougit encore un peu plus. Constance l'ignora royalement. Elle posa tranquillement son torchon imbibé de sang sur la table et reprit son couteau et son légume. Sa croûte toute fraîche, sur son index, l'élança, mais elle n'en fit pas cas. Elle avait décidé de rentrer chez elle.

Inconsciemment, elle avait reçu ce qu'elle était venue chercher : des réponses. Sur le chemin du retour, entre la bicoque de sa grand-mère et cette luxueuse maison, elle n'avait même pas eu la force de méditer sur ces nouvelles informations. Chaque bruit pétaradant, chaque odeur nauséabonde de la capitale l'avait profondément agressée. Après tout, ils avaient tous raison : elle n'était qu'une campagnarde. Une fille qui préférait le crottin aux pots d'échappement.

Une fois sa tâche terminée, Constance débarrassa son coin.

— Tu es de corvée de vaisselle, ce soir, lâcha sa supérieure avec un sourire torve.

Constance demeura muette. Cette vieille bique avait résolu de l'assommer de travail, elle assumerait. Tant pis pour sa blessure qui ne manquerait pas de se rouvrir...

Je n'ai jamais été désirée.

Cette pensée surgit de nulle part tandis qu'elle finissait de broser ses longs cheveux châtain clair. Assise sous sa couverture, elle les natta mécaniquement pour la nuit.

Je n'envisage qu'une explication au fait que maman ait toujours refusé d'en parler : la honte.

Son regard se posa sur la minuscule table branlante qui lui servait de bureau. La dernière missive de Madeleine y traînait depuis deux semaines. Constance ne lui avait pas donné

de nouvelles depuis près d'un mois. Quitter Paris signifiait la revoir. Mais elle ne savait pas vraiment ce que cela réveillait chez elle. Et surtout, elle ignorait comment se comporter envers elle, désormais. Devait-elle lui avouer que Marie lui avait révélé l'essentiel sur le secret de sa conception ? Devait-elle respecter son silence ? Après tout, Madeleine avait peut-être été violée.

Constance hoqueta de stupeur à sa propre suggestion. Impossible. Elle ne pouvait pas être le fruit d'un acte si abominable... Sa grand-mère lui avait dit que Madeleine « rentrait avec des étoiles plein les yeux ». Elle était tombée amoureuse de son patron, forcément. Et elle avait accepté de...

La souffrance que traînait Constance était donc sa faute. Si sa mère n'avait pas été si faible et si naïve, elle se serait retenue ! Et elle, Constance, aurait eu un père. Un vrai. Qui l'aurait choyée...

La rancœur lui brûla l'œsophage. Une petite voix, au fond d'elle, lui susurra qu'elle ne pouvait réduire sa situation à si peu... Madeleine souffrait. Elle gardait le silence pour se protéger, mais aussi épargner sa fille de l'image d'un géniteur lâche et malhonnête. Qui engrossait une femme pour l'éloigner à l'autre bout de la France ? Certes, il lui avait trouvé un emploi chez les Roy, mais Mady avait dû tout laisser derrière elle. Même sa famille l'avait reniée. Elle avait dû, et elle devait encore, se sentir terriblement seule.

C'est ce qui arrive aux filles comme elle. Elle a eu de la chance de tomber dans un foyer aussi accueillant que celui des Roy.

Après tout, peut-être que son géniteur l'aimait. Sinon, il ne se serait pas donné autant de peine, n'est-ce pas ? Il leur avait trouvé un excellent employeur...

Il connaissait intimement les Roy ! comprit Constance, abasourdie.

Forcément. On ne recommandait pas une bonne enceinte à n'importe qui. Son père était proche de William et Jeanne.

Son cœur s'emballa. Peut-être l'avait-elle déjà vu au manoir ? Peut-être lui rendait-il visite depuis tout ce temps sans qu'elle le sache ? Il n'avait peut-être pas eu le choix, tout simplement ! Il aurait peut-être aimé épouser Madeleine et l'élever, elle, mais les conventions sociales le bridèrent... Un peu comme elle et Liam, finalement, même si le jeune homme ne s'intéressait pas à elle.

Constance passa en revue les différentes visites de la famille ces dernières années. Elle dut cependant se rendre à l'évidence : elle ne voyait personne qui pouvait correspondre à la description d'un Parisien d'une cinquantaine d'années.

Et puis, il y avait cette lèvre fendue, signe qu'il avait mal reçu l'annonce de la grossesse de Madeleine...

Consty souffla sa bougie et s'allongea, aveuglée par la soudaine obscurité. Grâce aux Roy, elle tenait une piste sérieuse pour continuer à déterrer le secret de sa vie. Elle ne voyait désormais qu'une seule personne qui accepterait peut-être de l'épauler : Liam. En souvenir de leur amitié, parce qu'il avait épongé plus d'une de ses larmes, enfants, lorsqu'elle essayait les coups de Madeleine pour avoir osé poser une question sur sa naissance... Elle voulait croire que quelque part au fond du jeune homme résidaient ces souvenirs forts.

Une vague de chaleur la parcourut. Bientôt, elle reverrait Liam. Alors elle lui raconterait et lui demanderait de l'aide. Elle imagina la surprise noyer ses invraisemblables iris allant du bleu foncé au marron doré quand elle lui avouerait sa lignée bourgeoise. Peut-être que cela gommerait un peu la distance brutale qui lui avait été imposée deux ans auparavant...

Une boule d'espérance s'épanouit dans le creux de son ventre. Constance ferma les paupières et un fin sourire étira ses

lèvres lorsqu'elle vit le beau visage du garçon qu'elle aimait
flotter devant elle.

Chapitre 13 – 1901 – 5 ans

Ian, assis à table, boudait. Il manquait deux soldats de plomb à sa collection. Il aurait pu jurer que Constance les lui avait volés, jusqu'à ce que son petit frère, penaud, les sorte de sa poche de gilet. Il voulait simplement jouer avec dans le jardin, avait-il expliqué à leur père tandis que Ian piquait une crise. Il s'était platement excusé et l'histoire avait été terminée : les figurines resteraient à l'intérieur à cause du risque de les perdre dans l'herbe et il devrait toujours demander l'autorisation de Ian avant de se servir de ses babioles. Compris ? Oui. Affaire réglée.

William Roy avait renvoyé ses fils dans leur chambre avec la consigne de se préparer pour le dîner en compagnie de leur grand-mère paternelle. Ils devaient donc effectuer un brin de toilette et passer des culottes propres. En sortant, ils avaient croisé Constance dans le couloir. Le sourire que Liam et elle avaient échangé avait tordu l'estomac de l'aîné.

La jalousie le brûlait comme de l'acide. Leur complicité n'était pas normale : déjà, les garçons ne pouvaient pas être amis avec les filles, elles étaient trop écervelées. C'était pour cette raison qu'ils étaient séparés à l'école et abordaient des matières différentes : lecture, écriture, histoire de France, géographie de la patrie, éducation civique, latin, arithmétique, géométrie, sciences et tir à la carabine pour les uns ; couture, musique, lecture et écriture pour les autres.

Ensuite, au sein de sa classe, Ian ne copinait pas avec les fils de domestiques ou d'ouvriers. Ils n'appartenaient pas au même monde. Inutile d'être très intelligent pour s'en rendre compte, il suffisait de les entendre parler ou déchiffrer à haute voix l'une de leurs dictées bourrées de fautes.

Décidément, Ian ne comprenait pas Liam, qui s'entêtait à nouer une relation avec Constance. Elle cumulait deux tares trop importantes pour les ignorer : fille... de servante ! Comment ses parents pouvaient-ils laisser passer cela ? Ils avaient bien tenté de les séparer, une ou deux fois, mais à ses yeux, sans réellement d'autorité, si bien que cette oie et son petit frère se retrouvaient toujours.

Une fois de plus, Ian jeta un regard dédaigneux vers Constance, debout près du chariot de service. Elle observait chaque geste de sa mère avec une évidente dévotion.

— Hum !

L'attention convergea vers William.

— Mère, au nom de toute la famille, nous vous remercions de séjourner chez nous.

La vieille dame aux cheveux et aux yeux gris sourit aimablement à son fils.

— Jeanne et moi profitons de ce que nous sommes tous réunis pour vous annoncer une merveilleuse nouvelle : elle est enceinte.

L'atmosphère changea aussitôt. Liam le sentit et observa sa grand-mère assise en face de lui. Ses rides semblèrent se figer de stupeur. Il aurait pensé qu'une telle déclaration lui procurerait de la joie, mais sa bouche pincée l'avertit du contraire.

Lui avait bondi dans les bras de ses parents lorsqu'ils leur avaient confié ce secret, à Ian et lui. Les deux frères commençaient à s'inquiéter de l'état de fatigue et des vomissements répétés de leur mère... Son excès de spontanéité lui avait valu, pour une fois, une tendre embrassade et un minuscule sermon : on ne sautait pas au cou des gens ! (Même de ses géniteurs !)

Ian s'était rembruni pour garder sa tête des mauvais jours plusieurs heures.

Un peu comme maintenant, songea Liam en l'observant du coin de l'œil.

Le garçonnet poursuivit son tour de table pour constater que Constance affichait un large sourire. Elle était déjà au courant, Liam n'avait aucun secret pour elle. Ses parents lui avaient pourtant interdit d'en parler, mais bah ! cela ne valait pas pour son amie !

Quant à Mady, elle leur adressa un petit geste de la tête et ses sincères félicitations. Pour elle non plus, la surprise ne semblait pas de mise. Liam comprit qu'elle devait sûrement déjà être dans la confidence ; après tout, elle épaulait Jeanne depuis des semaines.

Le garçon fixa à nouveau son aïeule, même si cela ne se faisait pas. Le bout de son nez fin aux narines frémissantes remua lorsqu'elle dit :

— Annoncer cela alors que le dîner n'a même pas débuté ! Je ne comprendrai jamais le mauvais goût des Français, et encore moins que tu t'y soumettes, William.

Monsieur Roy accusa la remontrance dédaigneuse.

— Mais je vous félicite, bien sûr. Jeanne, très chère, votre teint s'avère délicieusement frais pour une parturiente.

L'intéressée baissa les paupières une demi-seconde avant d'adresser un léger sourire à sa belle-mère.

— Je vous remercie, Madame Roy.

Le port altier, l'aïeule reporta son attention sur son fils.

— Ton père, feu William I^{er}, n'aurait jamais manqué à ce point de bienséance pour annoncer une si bonne nouvelle. Devant la domestique, William !

La concernée se raidit à peine tandis qu'elle terminait de servir les plats.

— Mère, répondit le patriarche de son ton le plus calme mais ferme, je suis certain que vous vous rappelez des circonstances dans lesquelles Madeleine est arrivée.

— Ah ! Pour m'en souvenir !

Les rides amères autour de la bouche fine de Madeleine se creusèrent. Elle attrapa le poignet de Constance pour l'entraîner à sa suite, tout en poussant d'une main le chariot aux petites roues devant elle.

— J'entends par là, coupa William en haussant la voix, que Madeleine vit avec nous depuis plus de cinq ans. La situation peu conventionnelle que nous avons traversée au début a... Mady nous est dévouée.

— Partager une telle information avec elle nous apparaît naturel, Madame Roy. Nous concevons que cela vous choque, mais s'il vous plaît, ne la mettez pas mal à l'aise à cause de nos choix. Elle souffre bien assez...

Liam ne comprenait strictement rien aux propos des adultes. Madeleine et Constance avaient quitté la pièce. Sa grand-mère replaçait sans cesse la serviette en tissu sur ses genoux et son père, d'un geste du menton pour désigner les enfants, avait coupé son épouse.

— Ma chère bru, si je suis choquée de cette familiarité, je n'en dirai plus un mot. Après tout, les domestiques font partie de la vie de la maison de leur maître. J'ai moi-même eu du mal à me passer de ma femme de chambre pour venir. Cependant..., ajouta-t-elle en se redressant comme s'il était physiquement

possible qu'elle se tienne plus droite qu'elle ne le faisait déjà. Cependant, je me dois, au nom de mes petits-enfants, de vous mettre en garde.

Les fourchettes se suspendirent au-dessus de la salade de pommes de terre. William fixa sa mère avec une telle intensité que Liam n'en menait pas large : il souhaita ne jamais être pris sous le faisceau orange de ces phares sombres. Mais Adélaïde ne craignait pas son enfant. Liam, déjà assez impressionné par la prestance de son aïeule, en fut estomaqué. Elle expliqua dans un calme polaire :

— Votre excès d'amitié déteint sur votre fils et la fille de la bonne. Il ne m'a pas fallu deux heures sous ce toit pour me rendre compte de la proximité malsaine qu'entretiennent ces enfants ! Enfin, William ! Tu construis un empire de la mode française ! Comment peux-tu laisser ton successeur lier une telle entente ? As-tu conscience du nombre de clients que tu pourrais perdre à cause de cette male accointance ?

Autour de la table, on aurait pu ouïr une mouche voler.

Liam avait très bien compris que son ancêtre critiquait son amitié avec Constance, sans pour autant saisir la profondeur de ses propos. Ian, à côté de lui, masquait mal son sourire victorieux. L'expression pincée de sa mère et celle, navrée, de son père, finit par le mettre mal à l'aise.

Madeleine, seule, entra avec le plat de résistance. Elle avisa les assiettes pleines, questionna du regard la maîtresse de maison avant de repartir en sens inverse.

Chacun mangea en silence, jusqu'à ce que Ian fasse la conversation à Adélaïde en anglais pour lui prouver qu'il avait progressé. Liam, le cœur perclus d'angoisse, ne profita pas du repas. Il finit par demander à sortir de table pour aller se coucher, ce que Jeanne accepta.

Un mauvais pressentiment lui compressait la gorge. Il aurait aimé apercevoir Consty : partager un regard ou un sourire avec elle lui aurait certainement dénoué le sac de nœuds qui lui servait d'intestins. Mais il s'étendit la boule au ventre.

Constance ne parvenait pas à s'assoupir. Sa maman avait été convoquée dans le bureau du patron. Elle avait entendu Jeanne Roy dans la pièce... Pourquoi se réunissaient-ils si tardivement ?

Blottie sous les couvertures avec sa poupée Monique, elle attendait le retour de Madeleine, qui ne lambina pas.

Dès la porte refermée, sa mère s'aperçut qu'elle ne dormait pas.

— Tout va bien, maman ? s'enquit-elle aussitôt.

Madeleine acquiesça avant de se préparer. Une fois son bonnet de nuit râpé sur la tête, elle s'allongea dans le lit et l'observa. Elle semblait chercher ses mots.

— À partir de maintenant, je t'interdis de jouer avec Liam.

La fillette ouvrit de grands yeux effarés. Bien sûr, elle se souvenait de cette fois, un an plus tôt, où William les avait surpris en train de s'amuser avec sa poupée. La séparation avait été très difficile, mais petit à petit, les deux enfants étaient parvenus à se retrouver. Les adultes n'avaient que très peu réagi. Constance comprit qu'ils n'avaient gagné qu'un répit. Mais le pire restait à venir :

— Tu devras le vouvoyer et l'appeler « Monsieur ».

Ses lèvres se mirent à trembloter. Inconsciemment, elle secoua la tête négativement.

— Si tu me désobéis, je te punirai au martinet.

— Mais... maman...

— Écoute-moi attentivement, Constance : Liam n'est pas ton ami et ne l'a jamais été. Tu l'as cru, mais c'était faux. Liam n'appartient pas au même univers que toi, que nous. Et c'est un garçon. Il serait indécent que vous continuiez à vous fréquenter.

— Je ne comprends pas..., gémit Constance au bord des larmes.

— Tu n'as rien à comprendre. Je ne veux plus te voir, ni jouer avec Liam, ni lui parler. Sauf pour recevoir des ordres de sa part. À partir de maintenant, je t'apprends le métier. Endors-toi vite, une rude journée t'attend demain.

Le monde de Constance s'effondrait. Incapable de retenir l'incommensurable chagrin qui la submergeait, elle fondit en larmes. Sa mère souffla la bougie en lui intimant de se taire. Il n'y avait pas lieu de chouiner.

Chapitre 14 – 1911 – 15 ans

Depuis le bureau de son père, là-haut sous les toits, Ian contemplait la rue pavée. Leur maison faisait partie des plus hautes. Seul le clocher, un peu plus loin sur la place, la dépassait. Ian aimait dominer son lieu de naissance et plus encore les villageois. Ils lui apparaissaient comme les petites gens qu'ils étaient. Depuis son point de vue, il ne subissait plus les regards de pitié, la gêne des jolies jeunes filles lorsqu'il les épiait avec un peu d'insistance... Du bureau, Ian avait l'impression de commander le monde, d'autant qu'au loin, il distinguait la vaste usine tisserande des Roy, un bâtiment de brique et d'acier, résolument moderne. Il se posait ainsi en saint patron qui veillait sur sa ville, offrant travail et dynamisme à la région.

Le léger grattement de la plume sur le papier le berçait presque. Le souffle de son père se calmait enfin. Ensemble, ils avaient réussi à négocier le prix du ballot de laine. Leurs bénéfiques, cette année encore, augmenteraient.

Ian sourit de complaisance, conforté dans son sentiment d'adhérer à cette élite puissante d'industriels qui, un jour, soumettraient les gueux et l'État. Son père ne partageait pas son point de vue. Il n'était pas visionnaire, selon Ian. Du moins, l'avait-il été en créant cette affaire, mais ce début de XX^e siècle annonçait une ère prospère pour qui savait innover.

Ian ferait partie de ceux-là.

Il s'en faisait régulièrement la promesse.

Sa canne l'empêchait peut-être de courir, mais pas de diriger. Il n'avait que dix-sept ans, mais il apprenait vite et était doué, selon les propos de son géniteur. Il dépasserait le maître.

Content de lui, de cette volonté farouche qu'il cultivait depuis son accident de cheval qui l'avait laissé boiteux, il lissa sa moustache, dont les poils poussaient désormais suffisamment dru pour la tailler. Ah ! Quelle fierté d'arborer ce signe de maturité ! Plus tard, il pourrait même porter des bigoudis, la nuit, pour lui donner cette délicieuse forme arrondie à la mode.

Une carriole s'avança au bout de la rue. Un homme dans un état repoussant tira les rênes pour s'arrêter... devant la demeure des Roy ! Les deux jeunes filles qui l'accompagnaient descendirent. La première, châtaine, approuva les paroles du cocher. Ian remarqua les outils dans le chariot et comprit qu'il s'agissait d'un maçon, ou du moins d'un artisan du bâtiment. La seconde demoiselle offrit un signe de la main avant que le conducteur ne reparte.

Ian bloqua une seconde sur elle. Ou plutôt, sur ses formes divinement féminines. Ce chapeau garni d'œillets roses lui disait quelque chose... Et cette chevelure blond cendré...

Constance !

Ian se pencha davantage et son front heurta la vitre. Il grogna, mais son père, pris dans ses papiers administratifs, ne le remarqua pas.

Cette femme alléchante ne pouvait pas être la petite bonne ! Quelques mois plus tôt, elle avait quitté la maison. À ce moment-là, ses courbes se formaient, mais jamais Ian n'aurait pu songer que ces bourgeons se transformeraient en melons ! Il en saliva.

Constance serra dans ses bras son amie et descendit la rampe de l'entrée de service.

Ian capta son propre regard fiévreux et le rouge de ses joues dans le reflet de la fenêtre. Pris dans ses études et son

apprentissage avec son père, il avait oublié le retour de Constance. Il se souvint que la famille d'une de ses camarades devait la récupérer à la gare du Havre et la raccompagner. Elle était donc revenue. Ian eut soudain hâte de la croiser. S'il y en avait bien une que sa canne n'effarouchait pas, c'était cette bonniche qui partageait son quotidien !

Liam patientait. « Trépignait » était sans doute le mot approprié. Constance devait rentrer aujourd'hui. Il n'en avait presque pas dormi d'excitation. La simple idée de la revoir déversait des seaux d'adrénaline dans ses veines. Son pied droit tapotait un tempo endiablé sur le repose-pied au tissu fleuri assorti au fauteuil de la bibliothèque. Il ne pouvait décemment pas l'attendre dans la cuisine, alors même qu'il en rêvait. Comment se portait-elle ? L'air pollué de la capitale ne l'avait-il pas fait souffrir ? Liam avait accompagné son père et son grand frère lors de la dernière exposition universelle, les gaz d'échappement lui avaient donné des céphalées.

Énervé, il chassa ces souvenirs futiles pour tendre l'oreille. N'avait-il pas entendu une porte se fermer au rez-de-chaussée ? Il avisa l'horloge au lourd balancier : bientôt il serait l'heure de goûter. Il aurait une bonne excuse pour descendre et enfin saluer Constance... si elle était rentrée !

Les voix de son père et de son frère résonnèrent dans le couloir. Liam, trop exalté, ne comprenait rien à leur discussion. Leurs pas s'éloignèrent dans les escaliers.

— Bonjour, Constance.

— Bonjour, Constance. J'espère que tu reprendras rapidement tes marques ici et que Paris ne te manquera pas trop.

— Bonjour, Messieurs. Merci pour votre accueil, Monsieur Roy. Paris n'est pas près de me manquer ! J'ai hâte de retrouver le calme de notre campagne normande.

Des éclats de rire polis.

Sa voix. Douce et posée. Claire. Avec ce petit quelque chose d'audacieux.

Les marches grincèrent jusqu'au dernier palier. Là, juste derrière le battant de bois... Liam se leva vivement. Une porte se referma. Trop tard. Constance se trouvait désormais dans sa chambre. Avec stupeur, il se rendit compte qu'il ne la croiserait peut-être pas aujourd'hui : elle ne reprenait son service que le lendemain. Si la lassitude du voyage la saisissait, elle ne quitterait sûrement pas son antre.

Liam se laissa tomber dans le fauteuil, dépité. Quel idiot de se mettre dans un état pareil pour une fille... Pour cette fille, en plus ! Celle qu'il avait interdiction d'approcher.

Il soupira. Son amour pour Constance lui provoquait une succession d'émotions antagonistes qui l'épuisaient, parfois. Au moins la jeune femme était-elle revenue. Au gré des semaines, Liam s'en était désespéré... Peu importait qu'il la voie aujourd'hui ou demain, Constance se trouvait sous ce toit.

C'est alors que le battant de la bibliothèque s'ouvrit pour se refermer rapidement et en silence.

Constance était là.

Devant lui.

Ses frisottis blonds encadraient ses traits pour faire ressortir ses grands yeux bleus. Ses taches de rousseur surmontaient son nez retroussé. Sa bouche ourlée tremblotait tandis qu'elle le dévisageait. Sa respiration paraissait aussi saccadée que la sienne. Bon sang ! Sa poitrine avait au moins

doublé de volume ! Les boutons de son chemisier bordeaux semblaient prêts à craquer !

Un volcan entra en éruption dans les reins de Liam, répandant une infernale chaleur dans son corps. La puissance de cette vague de désir l'étourdit. Il ignorait qu'il pouvait ressentir un tel bouillonnement des sens uniquement en regardant Consty !

— J'ai besoin de toi... de vous..., bredouilla la jeune fille, soudain écarlate.

Ciel ! que Liam était beau ! Ses cheveux bruns, parfaitement disciplinés, lui apprirent qu'il sortait de chez le coiffeur, ou presque. Ses prunelles de la couleur du saphir et de l'ambre brillaient de joie. Liam était heureux de la revoir, elle ne pouvait en douter ! Et il la dévorait des yeux.

Un sourire franc s'épanouit sur les lèvres de la jeune fille. Elle percevait le trouble qu'elle faisait naître chez lui. Elle aima d'emblée cette sensation. Elle en ignorait les tenants et les aboutissants, mais être là, debout dans la même pièce, à respirer le même air... la comblait. Il lui avait beaucoup, beaucoup manqué. Le contempler emplissait son cœur au-delà de ce qu'elle s'était imaginé.

Sous l'oeillade fiévreuse de Liam, elle comprit qu'il n'y aurait que lui. Lui uniquement, jusqu'à la fin de sa vie. Cette prise de conscience aiguë la déstabilisa davantage.

— J'ai besoin de toi... de vous...

— Que... que puis-je faire pour... toi ?

Leurs regards se verrouillèrent. Les deux ans de silence se gommèrent. Les presque quatre mois d'absence de Constance s'envolèrent.

La jeune fille réduisit la distance entre eux. Elle aurait dû se munir d'un plumeau, ou autre, et prétexter faire le ménage au cas où quelqu'un les surprendrait tous les deux dans cette pièce fermée. Du moins était-ce le plan qu'elle avait conçu durant son voyage de retour. Elle n'aurait pas dû aborder Liam aujourd'hui et encore moins si abruptement. Mais lorsqu'elle avait vu Jeanne qui lisait devant l'âtre du salon, puis Florent allongé sur son lit, seul dans sa chambre et enfin, Ian et monsieur Roy descendre du troisième étage, elle avait deviné que Liam se trouvait dans la bibliothèque. Elle n'avait pas résisté. Son intuition s'était révélée juste.

Elle fit le tour du fauteuil pour se placer au niveau des rayonnages de livres. Elle pourrait au moins faire semblant de chercher un ouvrage si on les surprenait. Liam comprit son intention puisqu'il ouvrit son propre roman sur ses genoux. Il avait suivi chacun de ses pas et désormais, son buste penchait vers elle, comme s'il se tenait prêt à boire chacune de ses paroles.

Un frisson d'anticipation parcourut l'échine de Constance. Le visage ainsi incliné vers elle, une subite envie de l'embrasser la dévora. Elle se pinça les lèvres et détourna vivement les yeux. Était-ce ce que sa mère avait ressenti au contact de son précédent patron, son géniteur ?

Songer à eux douça la jeune fille. D'une voix à peine audible, elle entama sa confession en n'omettant aucun détail, comme elle l'avait fait un peu plus tôt avec Ghislaine tandis que son père les ramenait au village.

— J'en conclus que tes parents connaissaient forcément la situation.

Liam, le visage grave, acquiesça :

— Cela est évident. Ils n'auraient jamais accepté une domestique sans expérience venant d'aussi loin pour gérer une

maison entière ainsi qu'un petit garçon en bas âge et moi qui allais naître... Ils ne l'auraient jamais embauchée sans une solide recommandation d'une personne de confiance. Et donc, un proche n'aurait jamais omis de spécifier sa grossesse. Ç'aurait été prendre le risque de mettre en difficulté mes parents, alors même que leur situation financière était bancal à ce moment-là. Les commandes n'étaient pas encore assez nombreuses.

— Exact. J'ai besoin de savoir qui a appuyé la candidature de ma mère. Mon père ou une tierce personne ?

— Dans tous les cas, ils étaient sûrement redevables à cet individu.

— Très redevables, oui. Eux aussi ont dû supporter les messes basses. Ils ont forcément encaissé d'innombrables calomnies lorsque Madeleine n'a plus pu cacher sa grossesse.

Liam se frotta le visage, puis jeta un regard en coin à Constance, accroupie entre son assise et la bibliothèque. La détermination brillait dans ses iris océan. Il lui offrit un sourire.

— Tu as du sang bourgeois dans les veines, alors.

Elle opina.

Si son géniteur n'avait pas été si lâche, s'il l'avait reconnue, j'aurais pu la courtiser, la faire tomber amoureuse de moi et l'épouser. Nous nous serions forcément connus, vu que nos parents évoluaient dans le même cercle.

Ce constat provoqua l'amertume de Liam. Comment une naissance pouvait-elle déterminer toute une vie ? Alors qu'elle n'était pas choisie par la personne concernée !

— Je vais fouiller le bureau de mon père, déclara-t-il, la mine grave. Je sais où il entrepose son courrier.

— Non ! s'écria Constance. Tu ne peux pas prendre ce risque. Je ne voulais pas... S'il te surprend... Je pensais à une simple discussion !

— Consty.

Le surnom que Liam lui donnait depuis toujours s'étira entre eux. Comme c'était bon de le prononcer et de l'entendre...

— J'ai essayé d'amener le sujet quand nous étions enfants et que Madeleine regimbait de répondre à tes questions. Il a systématiquement refusé d'en parler. Nous avons grandi, c'est vrai, mais à présent, nous savons qu'il était forcément redevable de ton père, ou de cette personne, qui qu'elle soit. J'en conclus qu'il n'en dira pas davantage. Il a un secret à préserver, lui aussi.

— Liam, tu ne peux pas violer son intimité... Pas pour moi.

Il la détailla avec une franchise déroutante. S'il découvrait le nom de son géniteur et que ce dernier acceptait de la reconnaître, son rêve inavoué d'avenir commun avec Constance deviendrait palpable. Il ne pouvait le confier à la jeune fille, mais ici résidait sa motivation première.

La deuxième était directement liée à leur passif. Liam avait essuyé trop de ses larmes, enfants, à cause de la détresse, de la tristesse et de la colère de Constance envers son histoire personnelle. Il savait que son ignorance était source d'un profond sentiment de malaise. S'il pouvait au moins la soulager un peu... il n'hésiterait pas.

— Il faudra choisir un moment où il y aura le moins d'habitants possible sous ce toit. Tu nettoieras les escaliers pendant que je fouillerai son courrier. Tu pourras ainsi faire le guet et m'avertir si quelqu'un monte ici.

Pâle comme un linge, la jeune fille acquiesça. Liam lui offrit un timide sourire, qui n'en était pas vraiment un. Sur les traits anxieux de celle qu'il aimait, il contemplait sa prise de

conscience : enfin, Constance comprenait la sincérité de ses sentiments grâce aux risques qu'il était prêt à encourir pour elle.

Ils se retrouvaient pour unir leurs forces.

Chapitre 15 – 1911 – 15 ans

Assise dans un coin du jardin sur une chaise de fer forgé blanc assez inconfortable, Constance tenait d'une main ferme une enveloppe.

Elle l'avait découverte le matin même sur son plancher au bois grisâtre non ciré, devant le détalonnage. À peine l'avait-elle ouverte qu'elle avait reconnu l'écriture serrée mais lisible du cadet de la famille Roy. Liam avait dû la glisser cette nuit à l'insu de la maisonnée endormie.

Trois mois s'étaient écoulés avant qu'ils ne parviennent à exécuter leur plan. Le plus difficile avait été de trouver un horaire avec le moins d'habitants possible. La veille, Constance avait balayé les escaliers tandis que Liam fouillait le petit meuble de rangement immédiatement à droite de l'entrée du bureau paternel. Monsieur Roy gardait son courrier ici même, tout en bas, dans des boîtes en carton brun rigide. Liam y était resté une vingtaine de minutes. En ressortant, il lui avait fait le signe qu'il lui écrivait. Ils ne parvenaient plus à se retrouver seuls, Ian semblait fournir de réels efforts pour traîner constamment dans les parages.

Constance n'aimait pas ses regards appuyés sur son corps. Elle avait la sensation d'être un objet, une sorte de cadeau de Noël avant l'heure. Léo, le jeune homme employé en extra pour le jardinage, l'épiait précisément de cette façon depuis quelques minutes.

Constance l'ignora.

Elle se concentra sur la douceur des rayons du soleil de ce début mai, puis sur le papier rugueux qu'elle venait de déplier. Elle se pencha légèrement en avant pour ne pas être éblouie et relut la missive pour la quatrième fois de la journée :

Constance,

J'ai trouvé trois lettres : les deux premières mettaient au point l'arrivée de Madeleine (date et heure, numéro de train...). Elles contenaient également les modalités de son embauche (contrat, taux horaire...).

La dernière disait :

« J'appréhende ta décision de couper les ponts, mon ami. Je te serai redevable à jamais de cette fâcheuse épine que tu acceptes de retirer de mon pied. Le prix à payer – ton amitié – pour cette incartade m'est très difficile à supporter. Nous avons tant vécu, toi et moi, durant nos études ! Mais je comprends. D'une part, car ton esprit réproouve toute duperie. Je me suis d'ailleurs tourné vers toi pour cette qualité : je te connais loyal et droit, tu garderas mon secret tout en employant déceimment cette domestique. D'autre part, parce que tu as aimé profondément Apolline et que l'idée même que j'aie pu la cocufier t'est insupportable.

Cela n'excuse rien (quoique), mais sache que la fraîche demoiselle de notre jeunesse a laissé place à une femme migraineuse et indisposée en permanence.

J'ai un service à te demander : détruis ces lettres. Si quelqu'un les découvre par mégarde, tout cela aura été vain.

Je ne te remercierai jamais assez de l'éloigner de ma famille.

Ton dévoué ami. »

Ton père s'appelle Luc.

Je suis désolé, Consty. Désolé de t'apprendre qu'il n'est qu'un malotru. Ta grand-mère avait raison et semble avoir bien cerné le personnage.

Tu es peut-être née hors mariage et d'un lâche, mais tu es la fille la plus courageuse que je connaisse. Il ignore ce qu'il manque, à ne pas te côtoyer. Toi, par contre, tu ne manques sûrement rien à vivre loin d'un tel homme.

Tes qualités sont belles et nombreuses, Constance. Ne l'oublie pas.

Liam

PS : Je répondrai à toutes tes questions.

PPS : Mon père a peut-être une photo de l'époque de ses études parisiennes. Si tu es d'accord, j'essayerai de mener l'enquête.

Constance releva le visage. Aujourd'hui, jour hebdomadaire de congé, un léger vent emmêlait ses boucles blond cendré qu'elle pouvait garder détachées. Si elle se concentrait, elle percevait l'iode issu de l'océan Atlantique, lourd et âcre, qui lui faisait pourtant du bien en cet instant. Il ouvrait ses poumons à l'air, à la vie. Comme pour braver ce géniteur qui la considérait telle « une épine dans le pied ».

À peine conçue que déjà, il la rejetait. Comme si, dès le départ, elle ne pouvait pas être aimée. En lisant les mots de Liam, la jeune fille avait l'impression qu'il avait anticipé ces

émotions si difficiles à endurer. Noir sur blanc, il lui exprimait son estime. Cet acte, provenant du garçon dont elle était amoureuse, couplé à son acte (fouiller le bureau de son père qu'il adulait), émerveillait Constance. Pas assez cependant pour ignorer la douleur des lettres de son géniteur.

Luc.

Poser un prénom sur celui qui lui avait donné la vie la soulageait. Depuis ce matin, ses émotions atteignaient des sommets pour dégringoler dans de sombres profondeurs. Madeleine n'avait jamais compté pour lui. Il n'avait fait que profiter : la trousser et la dégager. Cela s'avérait si vulgaire, si bas ! Il avait trompé sa femme, bafoué les liens sacrés du mariage et ne semblait même pas s'en repentir. Comment monsieur Roy, si droit, avait-il pu s'acoquiner avec un être si abject ? Un être capable d'abandonner son propre enfant ?

Au moins avait-il pris conscience de son erreur. D'un côté, Constance était déçue que Luc ne fasse plus partie de l'entourage de son employeur. D'un autre, elle en ressentait un certain apaisement. Elle estimait beaucoup monsieur Roy pour sa rectitude et sa justesse, et savoir qu'il avait tout simplement évincé ce bonhomme de sa vie lui offrait le sentiment qu'elle n'était pas en tort.

Elle n'en avait jamais pris conscience jusqu'à présent, mais elle avait toujours eu l'impression qu'elle dérangeait, comme si elle avait commis une terrible erreur en naissant. En vivant.

Elle comprenait désormais qu'il n'en était rien grâce à sa grand-mère et Liam, qui lui avaient livré l'histoire de sa conception. Elle n'avait rien à se reprocher. Madeleine s'était laissé abuser. Luc en avait profité sans assumer. Constance ne pouvait se définir par leurs actes...

— Chasse donc cet air si concentré de ton joli minois.

Constance sursauta. Elle replia la lettre vivement pour la ranger dans l'enveloppe.

— Un billet doux ? railla le jardinier.

Le soleil brilla dans ses lunettes, aveuglant un instant Constance. Mal à l'aise de sa curiosité mal placée et de son indécente familiarité, elle se leva.

— T'es vraiment minuscule, hein ? Et pas causante.

Son regard vicieux la glaça. D'instinct, elle croisa les bras sur son ventre, comme pour se protéger.

— Nous ne nous connaissons pas. Je ne vous permets pas de me tutoyer et...

— Arrête de péter plus haut qu'ton cul de p'tite bonniche, grinça Léo en s'approchant d'un pas.

Affolée, Constance observa autour d'eux à la recherche d'une aide. Mais ils se situaient dans le fond du jardin. Mady, seule présente sous ce toit, brillait par son absence. Même si elle se trouvait sous la véranda ou la cuisine, elle ne les verrait pas : le tronc du saule qui abritait la cabane des garçons les masquait.

— Oublie pas qu'on a les mêmes patrons, tous les deux. Et mon père se tue à la tâche pour cette famille de bourges. Sois gentille.

Ses iris boueux glissèrent le long de ses courbes. Constance inspira difficilement. Jamais on ne lui avait autant manqué de respect. Prise au dépourvu, elle recula d'un pas, mais se heurta à sa chaise.

Elle se retrouva assise. Elle compressa la missive de Liam comme s'il s'agissait de la main du jeune homme et qu'il allait la défendre. Mais la famille se trouvait dans la maison d'à côté, chez leurs voisins, pour fêter l'anniversaire de la petite dernière. Il ne la sauverait pas des idées salaces du nouveau jardinier.

Sans gêne, il posa ses paumes sur les accoudoirs de la chaise pour dominer Constance. Ses lèvres fines soufflèrent :

— Elles sont plus dociles, à la ville. Vous, les campagnardes, vous êtes si naïves... Des petites vierges effarouchées...

Un désir malsain suinta de sa dernière phrase. Léo se pencha davantage et inspira longuement dans le cou de la jeune fille tétanisée. Elle sentit chacun de ses poils se dresser d'effroi.

— Mais tu vois, t'es bien comme toutes les autres. Ton corps réagit.

D'un geste du genou maîtrisé, il écarta les siens. La robe de Constance remonta sur ses tibias. Un voile blanchâtre recouvrit sa vision.

Que fait-il ? Mon Dieu ! Que fait-il ?

Léo retroussa le tissu si vivement sur ses cuisses qu'il se déchira. Le craquement, sinistre, fit l'effet d'une gifle à Constance. À l'inverse, il sembla exciter davantage le jeune homme, qui retira avec frénésie ses bretelles. Elle profita de son recul pour bondir et le pousser de toutes ses forces.

Léo était peut-être sec, mais sa force ne fit aucun doute quand il lui attrapa le poignet pour le lui tordre.

— Aïe !

Constance, ahurie, souffrante et choquée, ne remarqua même pas qu'elle pleurait en criant. Elle se débattit avec frénésie.

Un violent uppercut la cueillit à la pommette. Elle bascula en arrière, sonnée, et s'écrasa dans l'herbe. Sa tête percuta durement le sol. Elle entendit vaguement sa mère hurler :

— Va-t'en !

Madeleine brandissait un balai, prête à l'abattre sur Léo, qui détala. Elle se précipita au chevet de sa fille, qui gisait la robe soulevée jusqu'à la taille. D'un geste ample, elle la replaça avant de l'aider à s'asseoir.

Constance haletait.

— Maman...

Elle fondit en larmes dans les bras de Madeleine, elle aussi profondément sidérée.

Chapitre 16 – 1911 – 15 ans

Cinq jours.

Voilà cinq jours que l'ex-jardinier avait agressé Constance et que la jeune fille évitait les Roy comme la peste. Elle longeait les murs pour s'enfermer dans la cuisine. Les garçons avaient reçu l'interdiction de pénétrer dans cette pièce. Madeleine effectuait tous les services à table et le ménage dans la demeure lorsque les enfants n'étaient pas à l'école.

Ian avait appris à Liam que leur père avait renvoyé celui de Léo en lui promettant qu'il ferait en sorte que jamais sa famille ne retrouve un emploi dans la région. Un moyen radical pour faire déguerpir un jeune homme dont les actes étaient aussi abjects. Liam s'était senti soulagé par la rapidité et la dureté de la décision paternelle. L'anxiété le rongait désormais : dans quel état se trouvait Constance ? Il comprenait qu'elle n'ait pas le moral, mais pour les éviter tous à ce point, il avait dû l'amocher physiquement.

Liam, assis dans la salle de classe près de Marc, enrageait de ne pas connaître les détails. Ses parents n'avaient rien dit, préservant la réputation de la jeune fille à leurs yeux. Ce scélérat avait peut-être volé sa virginité. Et si elle tombait enceinte...

L'encrier se déversa sur son bureau, trempant sa copie. Marc se leva prestement, sauvant la sienne de

justesse. Vite, les buvards arrivèrent de toutes parts pour éponger la catastrophe.

— Liam Roy ! Reprenez-vous, votre inattention vous a déjà valu une retenue ce matin en cours de latin.

— Pardonnez-moi, maître, s'excusa-t-il d'une voix mécanique.

Liam sortit une nouvelle feuille de sous son pupitre de bois et recommença péniblement l'exercice de mathématiques. Le banc, comme souvent en fin de journée, lui faisait mal aux fesses. Mais pour une fois, cela lui passait par-dessus la tête. Il s'en voulait terriblement. Il était allé à reculons au goûter d'anniversaire chez les De Lamiton. Il avait failli, à la dernière minute, prétexter un étourdissement pour rester à la maison et ainsi essayer de discuter avec Constance : il s'inquiétait pour elle à propos de la réception de sa lettre. Il aurait mieux fait d'écouter son instinct.

Sous ses yeux, les chiffres se brouillèrent. Marc lui lança un regard en coin, troublé. Liam était bon élève, même s'il lui arrivait de procrastiner lors des devoirs, par exemple. Mais en cours, cela ne se produisait pas. Discrètement, il lui donna un petit coup de coude.

Liam sursauta, reprenant pied dans la salle de classe fraîchement repeinte. Depuis, la pièce paraissait plus grande et lumineuse. Ce n'était pas du luxe, la suie du vieux poêle avait fait des dégâts... Liam offrit un pâle sourire à son ami, qui bougea légèrement sa feuille vers lui. Silencieusement, il lui proposait de copier sur lui.

Liam avait fait de même, quelques semaines auparavant, alors que Marc n'avait pas pu réviser, cloué au lit par une forte fièvre passagère.

Le jeune homme jeta un coup d'œil au professeur, assis à son bureau sur son estrade. Monsieur Dessoulard dominait la classe, mais semblait trop absorbé par son journal pour la surveiller. Il recopia sans honte le premier exercice afin de gagner du temps. Il valida en même temps le résultat, puis entama le second, tout aussi rapidement. Le grattement régulier de la plume sur sa feuille le propulsa quelques jours plus tôt, tandis qu'il transcrivait, de tête, la missive de Luc, le géniteur de Consty. Fermement, le jeune homme s'obligea à repousser l'adolescente de son esprit. Plus que trente minutes pour terminer son contrôle et il pourrait rentrer chez lui. Peut-être la croiserait-il enfin ?

Cinq jours.

Depuis, Constance n'osait plus se regarder dans un miroir. Comme chaque soir, elle évitait soigneusement son reflet dans sa coiffeuse. Elle ne supportait plus la vue de ses gros seins ni l'arrondi de ses hanches et de ses fesses. L'hématome violacé qui lui mangeait presque la moitié du visage exacerbait son dégoût d'elle-même.

Pourquoi son enveloppe charnelle avait-elle autant changé au cours des derniers mois ? Pourquoi les hommes semblaient-ils obnubilés par ses courbes ?

Le souvenir gras de Léo, penché sur elle, l'envahit à nouveau. Elle sentait son haleine, revoyait l'expression de son désir tendre le tissu entre ses jambes. Elle avait détesté cela. Être confrontée à cette chose de façon si violente, pourtant naturelle mais ô combien taboue, l'avait traumatisée. Constance se cacha le visage entre les mains dans une vaine tentative de se soustraire aux réminiscences dégradantes. Elle ne réussit qu'à se faire mal en effleurant la trace de son agression.

Le pire avait peut-être été le geste sec de sa mère lorsqu'elle avait replacé sa robe. Comme si Constance s'exhibait sciemment. Encore sonnée par le coup de poing, elle avait pourtant capté le regard désapprouvateur de Madeleine. Elle l'avait tenue contre son sein maternel en lui demandant ce qu'elle avait fait pour provoquer le jeune homme.

Constance déglutit. Les premiers mots de Mady ne se destinaient pas à prendre de ses nouvelles. Elle avait plutôt suggéré à sa fille qu'elle méritait ce traitement à cause d'une supposée attitude déplacée. Constance avait-elle aguiché Léo sans s'en rendre compte ? Et d'ailleurs, que signifiait ce terme ? L'ignorer avait-il poussé le garçon à agir ? Aurait-elle dû rire de sa familiarité ? L'écarter plus gentiment ? Mais comment ? Comment dire « non » sans froisser l'autre, menaçant ?

Une vague de colère d'une brutalité inouïe la frappa. Elle bondit de son tabouret, ouvrit la fenêtre d'un geste désespéré et s'y pencha.

Trois étages plus bas, les ténèbres masquaient le lieu du forfait. À peine distinguait-elle les ombres dansantes des branchages des arbres. La première goulée lui fit du bien. Elle se redressa un peu, se soustrayant au vide. Elle laissa la nuit engloutir son regard océan noyé de détresse. Trop d'éléments tourbillonnaient dans sa tête.

Elle se souvint du contenu de la lettre de Liam, qu'elle avait gardée tout au long de l'altercation roulée en boule dans le creux de sa main. Elle se remémora le puissant sentiment d'injustice qu'elle avait ressenti en comprenant qu'elle, en tant qu'enfant, subissait encore la couardise et les mauvais choix de ses parents, les adultes.

Comment pouvait-on se comporter de façon si égoïste ? Comment pouvait-on se conduire si mal alors que les répercussions atteignaient forcément un être innocent ?

Ces interrogations la ramenèrent à Léo. D'autres surgirent de son esprit tourmenté, mais si limpide en cet instant. Par quel mécanisme bizarre un simple « non » pouvait-il engendrer un désir si intense de domination ? Comment Léo pouvait-il aimer forcer une femme ?

Car il s'agissait bien de cela. Elle l'avait clairement rejeté et il ne l'avait pas supporté.

Je n'ai rien fait de mal, comprit-elle enfin. Comme pour mes parents, j'ai juste enduré les actes insensés d'un individu malveillant.

Ce constat détendit subitement ses épaules. Elle s'accouda au rebord de la fenêtre, offrant son visage aux éclats étoilés.

Jusqu'à quand subirait-elle ?

Ses pensées se dirigèrent vers Liam, vers l'amour qui croissait chaque jour dans son cœur pour le jeune bourgeois aux cheveux de jais. Elle ne pouvait douter de leur lien, malgré ces années de silence et d'éloignement. La bienséance lui interdisait de lui avouer ses sentiments, bien qu'à cet instant, Constance aurait aimé le faire.

Une fois de plus, elle se sentit victime. Victime de sa naissance bâtarde. Victime des traditions. Victime d'être femme.

Le vent forçait, apportant une odeur de pluie. Constance ferma les volets, puis la fenêtre. En croisant son reflet dans la vitre, elle ne détourna pas les yeux. Elle vit le changement s'opérer en elle tandis qu'elle prenait sa décision.

Demain matin, elle poserait le premier pavé sur le chemin de vie qu'elle s'était choisi. Constance ne savait pas encore très bien comment elle s'attaquerait à la suite, elle devrait y réfléchir.

Chaque chose en son temps.

D'un mouvement sec, elle tira les rideaux épais à la couleur vert fané, s'affranchissant ainsi de sa propre vision. Elle attrapa son bonnet de nuit fraîchement lessivé et, comme à son habitude, cala sa tresse dedans : elle ne

la gênerait pas pendant son sommeil. Puis elle se glissa entre ses lourds draps de lin et éteignit sa lampe à huile.

Dans la pénombre intense, Constance garda les paupières grandes ouvertes. Elle tentait de formuler ses sentiments le plus clairement possible.

*

— Constance ! Que s'est-il passé ?

Baptiste, affolé, posa sa panier de fer au sol pour se précipiter vers elle. Il approcha sa grande main, mais se retint *in extremis* de toucher son coquard. La lumière crue du plafonnier de la cave faisait ressortir la palette colorée sur la peau pâle de la jeune fille.

— Le jardinier des Roy m'a agressée il y a quelques jours.

Elle lâcha l'information sans ciller. La veille, elle avait compris qu'elle n'était pas en faute. Léo avait un sérieux problème. Pas elle. Depuis, elle vivait mieux son apparence, même si sa prise de conscience n'effaçait pas le traumatisme.

— Qui est ce fumier ? gronda le paysan en serrant les poings.

— Il est parti. Sa famille et lui n'étaient pas du coin, ils ont quitté la région sur ordre de monsieur Roy.

La mâchoire carrée de Baptiste se verrouilla.

— Donne-moi quand même son nom, exigea-t-il.

L'insistance du jeune homme la renvoya à celle de Léo. Intérieurement, une part de son être se recroquevilla sous la peur. Une autre, minuscule, celle qui avait pris la première décision de sa vie, hier soir, montra les dents.

— Cela appartient au passé. Je refuse que tu le recherches pour... pour exercer une sorte de vengeance.

Les billes brunes de Baptiste se cadénassèrent aux siennes.

— Ma future femme se fait... (Il désigna son visage d'un geste de la main, étouffant de fureur.) Et tu « refuses » que je refasse le portrait à ce salaud ?

Constance garda le silence. Les choses s'annonçaient plus dures que prévu. Baptiste entraînait dans une colère noire en plus d'afficher un trop-plein de confiance en son jugement.

Depuis son retour de Paris, quelques mois plus tôt, ils ne s'étaient presque pas vus. Ils croulaient sous le travail et, Constance se l'avouait sans détour, cela l'avait arrangée. Elle faisait désormais face à sa propre couardise. L'agression de Léo corsait sérieusement la situation, mais elle avait fait son choix.

Le premier pavé sur son chemin de vie.

— Baptiste. Je ne suis pas ta fiancée. Je ne le serai jamais.

Il papillonna des cils.

— Que dis-tu ? souffla-t-il, abasourdi.

— Restons-en là.

— Il t'a violée et tu es enceinte.

Constance accusa le coup. Était-ce le propre de l'homme d'entendre une chose complètement différente de ce que la femme verbalisait ? Interprétaient-ils tous leurs paroles ?

Ébahie, elle fit un signe négatif de la tête.

Baptiste inspira profondément en retirant son béret. De ses doigts abîmés, il entreprit de le malaxer.

— Écoute. J'aurais préféré que tu sois vierge, mais si vraiment tu ne l'as pas cherché...

— Comment oses-tu ? coupa Constance.

La voix tremblante de rage, elle peina à articuler :

— J'ai dit : restons-en là. As-tu entendu que j'étais enceinte d'un viol ? M'as-tu vue te supplier de m'épouser pour me protéger d'une honte complètement absurde ? Comment une femme peut-elle « chercher » à subir une telle horreur ?

Pour appuyer ses paroles, elle désigna son œil au beurre noir. Pâle comme un linge, Baptiste recula. Son corps massif heurta la porte.

— C'était... c'était pour...

— Oh ! Bien sûr. Cela partait d'une bonne intention. Laisse-moi deviner, tu t'es dit : « Tiens ! Si j'épousais une fille souillée et grosse, mais qui n'est pas une aguicheuse ! »

Le vocabulaire cru de Constance, pourtant si pondéré habituellement, choqua le laitier. Elle-même ne revenait pas de son audace. Les propos de Baptiste étaient peut-être – sûrement – sincères, mais ils cachaient en réalité deux vérités nauséabondes. D'une part, l'idée que Constance découvrait répandue qu'une femme agressée l'avait peut-être cherché, et d'autre part, qu'au lieu de poser une simple question, à savoir : « Pourquoi me quittes-tu ? », Baptiste avait préféré imaginer une raison. Raison qui le poussait à agir tel un preux chevalier fournissant un réel effort en liant sa vie à celle d'un être présumé impur.

D'où proviennent des concepts si révoltants ?
songea la jeune fille, amère.

Le pire était qu'elle réalisait les avoir intégrés. Comme si ces idées préconçues étaient normales. À la lumière des récents évènements, Constance comprenait violemment qu'il n'en était rien. Cela la sonnait, mais la situation exigeait qu'elle se reprenne sur-le-champ.

Elle croisa les bras sur sa poitrine. Baptiste suivit son geste et détourna aussitôt les yeux. Elle le voyait contenir son irritation, mais jusqu'à quand ? Il virait à l'écrevisse au fur et à mesure que les secondes s'écoulaient.

— J’ai pris ma décision à Paris, avoua Constance d’une voix qu’elle s’efforça d’adoucir, comme elle l’avait répété dans son lit la veille.

Baptiste renifla, soudain dédaigneux :

— La capitale t’aura retourné le cerveau. C’est ce qui se passe lorsqu’on laisse une jeune fille sans surveillance là-bas ! Tu y as rencontré un titi qui t’a promis une belle vie ! Je ne te croyais pas si naïve.

— Tu recommences à extrapoler. L’éloignement m’a permis de réaliser que tu ne me manquais pas.

Sous le choc de cette constatation déballée sans les formes, Baptiste la fixa, bouche bée.

— Pour ta gouverne : je ne rapporte de Paris aucune amitié ou amourette et je ne suis pas enceinte car je suis encore vierge.

Ce fut au tour de Constance de rougir. Elle voulait marquer son aplomb, mais dévoiler son intimité la gêna terriblement.

Baptiste ouvrit la bouche. La referma. Positionna son couvre-chef et sortit. Constance, vidée de son énergie, s’assit sur les marches humides. Pas un instant elle n’avait envisagé une rupture si haute en couleur ! Qu’allait colporter Baptiste ? Elle savait que si le jeune homme décidait de se venger, elle pourrait dire adieu à sa réputation au village. Elle se consola en songeant à Ghislaine. Son amie la croirait, elle. Mais... et Liam ?

— Constance ? l'interpella sa mère. Où est le petit-déjeuner ?

— Pardon, maman. J'ai été prise avec Baptiste.

L'adolescente se releva péniblement et grimpa les marches jusqu'à la cuisine, le panier de fer à la main. Mady la cueillit d'un regard soupçonneux.

— J'ai rompu.

Constance lâcha l'information en enfilant son tablier. Un poids s'envola de ses épaules.

— Mady ! Apportez vite les sels, s'il vous plaît, Jeanne ne se sent pas bien.

La voix grave du maître de maison résonna jusqu'au rez-de-chaussée. La bonne s'empara du flacon dans un placard du buffet.

— On en reparlera, grogna-t-elle en s'éclipsant.

Constance s'affaira avec l'efficacité qui la caractérisait. Elle eut une pensée pour madame Roy, qui souffrait rarement de malaises. Elle espéra qu'il ne s'agissait pas d'une nouvelle épidémie de gastro-entérite... Elle gardait un souvenir éreintant et peu ragoûtant de la dernière. Cinq minutes plus tard, elle poussait le chariot dans le salon. Les trois garçons, déjà installés, cessèrent immédiatement leur conversation. Ils la dévisagèrent.

Dans sa précipitation, et aussi parce qu'elle se sentait plus légère depuis sa séparation, elle n'avait pas pensé à son œil poché. Elle mourait d'envie de croiser le

regard de Liam, mais elle n'osa pas. Pas avec toute cette attention rivée sur sa personne... Elle décida de les servir comme si de rien n'était. Elle disposa le café, la crème et le lait chaud au chocolat sur les napperons. Puis le beurrier, le confiturier...

— Avez-vous mal, Constance ?

La petite voix de Florent lui fit relever la tête.

— Cela va mieux, merci.

Elle tenta un coup d'œil vers Liam. Un éclat de compréhension passa entre eux et l'adolescent se détendit imperceptiblement. Constance remontait la pente, il l'avait saisi. La jeune fille termina son service et retourna à pas feutrés dans la cuisine.

Autour de la table, les frères petit-déjeunèrent en silence, inquiets pour leur mère et encore désorientés par la preuve de la violence de l'agression envers celle avec qui ils grandissaient.